L'ARCHE Editeur

Rafael SPREGELBURD

La Panique

Traduit par Marcial DI FONZO BO et Guillermo PISAN Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de : L'Arche Editeur 86 rue Bonaparte 75006 Paris contact@arche-editeur.com Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment. Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se

réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

HEPTALOGIE DE HIËRONYMUS BOSCH :

5. LA PANIQUE

de Rafael Spregelburd



Texte français Marcial Di Fonzo Bo et Guillermo Pisani

> Version pour l'édition Paris - juin 2009 -

Heptalogie de Hiëronymus Bosch :

5. LA PANIQUE

PERSONNAGES

Lourdes Grynberg, la mère

Jessica Vincent, fille de Lourdes

Sébastien Vincent, fils de Lourdes¹

Emil Sebrjakovicz

Betiana, danseuse

Annabelle, danseuse à problèmes

Thérapeute

Rose Lozano, agent immobilier

Vanessa² Lastri, médium Dudi, danseuse

Cécilia Roviro, gérante de la Fortis Marcia

Roxana, secrétaire de Cécila Régine, maîtresse d'Emil Elyse Bernard, la chorégraphe

Mélina Martin, agent pénitentiaire Ursula

SCENES



- 1. Loyer
- 2. Miami
- 3. Danseuses
- 4. Banque Fortis ³
 - 5. Fourchette
- 6. Thérapie de famille
 - 7. Prison
- 8. Danseuse remplacée
 - 9. Fête
 - 10. Cumulus
 - 11. Chucky
 - 12. Le livre des morts

Dans la Table des Péchés Capitaux de Jérôme Bosch, la déplorable Paresse est représentée à travers un personnage qui préfère se prélasser dans son fauteuil, près de la cheminée, plutôt que de se consacrer à la laborieuse tâche de lire la parole de Dieu, qui lui est présentée dans une Bible ouverte, attirante mais sûrement difficile, et en latin. Nous parlons du Moyen Age, où la Paresse n'est pas se reposer par plaisir, mais céder à la facilité du meilleur d'entre eux – le calme – et oublier ainsi les embarrassants et insolubles paradoxes auxquels nous soumet la foi.

Bien avant la morale, disons il y a des milliers d'années, les dieux ont établi la mort. Ils l'ont fait dans le seul but de se différencier des hommes. Et de survivre à l'athéisme.

La condition de la mort devait être leur irréversibilité.

Ce fut un raisonnement simple, élémentaire. Le monde fut divisé en deux. Depuis lors, les vivants sont restés séparés des morts.

Et le pacte fut scellé avec une clef, qui ne devait pas être utilisée. Un dieu égyptien, tourmenté par l'amour, conçut une stratégie pour cacher la clef.

Mais, même si les dieux sont éternels, aucune clef n'est infaillible. Et encore moins ici. Et maintenant.

Maintenant que tout le monde est athée, et que les dieux ne se montrent plus, la foi est remplacée par son succédané le plus proche : la terreur.

L'horreur des retrouvailles entres les vivants et les morts est immense ; il n'y a pas de mots pour comprendre la mort, ni ses choses. C'est la même peur d'Orphée : la peur de pouvoir récupérer, soudain, tout ce qu'on a aimé et qu'on a perdu.

Les morts éprouvent de la terreur, de la terreur pour ce moment funeste de lucidité dans lequel ils comprennent qu'ils sont morts, à tout jamais.

Et les vivants ont simplement peur de tout.

De tout.

Sans priorités ni certitudes.

Rafael Spregelburd
Octobre 2002

Scene 1 Loyer

Une jeune femme, belle, d'aspect soigné. C'est Rosa Lozano.

Elle est assise, dans un appartement vide. Si cela peut servir à quelque chose, disons que l'atmosphère est effrayante, comme dans un mauvais film, où les ombres hébergent tout genre de monstres. Une silhouette dessinée au sol à la craie blanche, comme celles que la police dessine à l'endroit où l'on a levé un cadavre, attire l'attention. Un livre est jeté à coté de la silhouette. Le téléphone sonne.

ROSA: Allô ? (...) Oui, je l'attends. (...) Oui, Betiana, une certaine Betiana Mésenge⁴. (...) Ah, mais... Elle a téléphoné là-bas ? A l'agence ? (...) Et tu lui as donné l'adresse ? C'est au cinquième, appartement H. (...) Elle ne devrait pas tarder, alors. (...) Quoi, tu veux dire que je peux toucher la totalité de la commission si j'arrive à le louer aujourd'hui ? (...) Bon, je vais réfléchir. (...) Très bien, laisse-moi le temps de bien réfléchir. Tchao.

Une voix off. C'est la voix de Rosa, Rosa qui réfléchit.

VOIX DE ROSA (OFF): Génial, la commission. Je dois réfléchir.

ROSA: Bon... du calme.

Rosa essaye de rester concentrée sur cette question d'un grand intérêt. Mais les choses n'arrivent pas toujours comme on les avait prévues.

VOIX DE ROSA (OFF): Sous serment de dire toute la vérité, je certifie avoir reçu le règlement interne, dans lequel on m'explique les risques et les normes qui régulent l'activité à laquelle je vais participer. Je ne me trouve aucunement sous l'influence des médicaments ou de substances toxiques d'aucune sorte qui pourraient aggraver ou compliquer ma participation à l'activité dans laquelle je vais prendre part, dans ce cas, je déclare ne pas être enceinte.

On sonne.

Ce doit être elle, cette Betiana. Quel nom stupide.

ROSA: Betiana?

VOIX DE ROSA (OFF) : Parce que c'est un mélange entre Betty (comme Béatrice) et Ana.

ROSA: Betiana Mésenge, c'est toi?

VOIX DE ROSA (OFF): Est-ce que j'ai laissé la porte fermée à clef?

ROSA: Regarde si c'est ouvert.

VOIX DE ROSA (OFF): Parce que les parents voulaient l'appeler Béatrice, ou Ana, ou quelque chose dans le genre, ils n'arrivaient pas à se décider, alors ils l'ont appelée Betiana; mais ils auraient pu tout aussi bien l'appeler Betina, ou n'importe comment.

BETIANA: Salut, je viens de l'agence immobilière pour voir l'appartement.

ROSA: Oui, rentre.

VOIX DE ROSA (OFF): Betiana, je suis sûre qu'elle est sale... Ben, un peu comme moi, qui ne fais pas très attention à la propreté.

Arrivent ensemble Betiana et Emilio. A première vue, on devrait croire qu'il s'agit d'un couple. Mais nous verrons que ce n'est pas si simple. Leur arrivée est suivie d'un son glacial, gémissant, comme du vent qui souffle, quelque chose de pas très lisible.

ROSA: Salut, je suis Rosa. On s'est parlé au téléphone.

BETIANA: Betiana Mésenge. **EMILIO**: Emilio Sebrjakovicz.

Aucune d'elles ne lui parle directement, mais lui ne s'en rendra compte que beaucoup plus tard.

ROSA : On m'a dit à l'agence que tu avais téléphoné pour vérifier l'adresse, alors peut être que...

BETIANA: C'est parce que tu ne m'avais pas donné le numéro d'appartement.

ROSA: Non. Peut être. Je ne sais pas où j'avais la tête au moment où on a parlé. Moi, tu me pousses un peu et je me mets à penser n'importe quoi. Bon, je te montre un peu?

BETIANA: Oui. De toute façon tout ce qu'il y a à voir est à vue, non?

ROSA: Ah, tu veux le visiter toute seule? Pas de problème. Je te laisse voir, moi je dois réfléchir à deux ou trois petites choses. (Elle s'assoit comme au début, pour réfléchir)

EMILIO: Non, montre-nous, montre-nous VOIX DE ROSA (OFF): À tous effets ce qu'il y a.

dire, c'est petit.

légaux, je suis d'accord avec les BETIANA: Non... je veux dire, il n'y a dispositions du club dans sa totalité... qu'une petite pièce ici, et là-haut il doit y Laisse-moi finir, pouilleuse !... Et je avoir la chambre, n'est-ce pas ? C'est-à-promets d'accepter ses instructions, pour le bénéfice et la santé de tous les participants.

ROSA: Non, il n'est pas petit. Il est plus grand que la moyenne standard, parce que regarde la façon dont les mouchettes ont étés utilisées ?

BETIANA: Les quoi?

EMILIO: Bien sûr, les mouchettes ont été encastrées, et ça paraît plus grand.

ROSA: Les mouchettes, je ne sais pas, on me l'a noté comme un grand avantage, et je te le dis au cas où tu serais architecte, ou décoratrice... Ou si tu t'intéresses à l'esthétique, à l'esthétique de décoration, des intérieurs. Tu travailles dans quoi ?

BETIANA: Non, je suis danseuse.

ROSA: Sérieux?
BETIANA: Oui.

ROSA : Moi j'ai fait quelques années de classique, et aussi du patin, mais je n'ai pas

pu continuer, et après les os se soudent autrement.

BETIANA: Ouais. C'est la seule fenêtre?

ROSA: Oui, là-haut.

Betiana monte pour voir la fenêtre, suivie d'Emilio. Toute la montée rappelle les scènes de terreur dans lesquelles la future victime – pleine d'innocence – monte au grenier.

EMILIO: Ouille, ce petit escalier fait très peur.

ROSA: (Elle reste en bas. Elle a des palpitations, quelque chose comme le début d'une crise d'asthme, qu'elle essaie de cacher.) C'est immense, n'est-ce pas ? Et tu danses quelque chose en ce moment ?

BETIANA: (Depuis là-haut.) Oui. C'est quoi l'orientation?

ROSA: Sud-est, ce qu'il y a de mieux.

EMILIO: Sud sud-est, ici l'avenue Général Guisan⁵ est en diagonale.

BETIANA: En vérité je suis encore en train de répéter. C'est quelque chose qu'on va présenter dans quelques mois... C'est quoi ça ? C'est quoi ça ?!

ROSA : Ici, en bas ? C'est un club de gym. Ce que tu vois c'est la piscine. Elle est olympique.

Betiana réapparaît en haut de l'escalier.

Bon, à moitié olympique. Mais si tu nages aller et retour c'est comme si elle était olympique. Je te le dis parce que je connais bien, je suis du quartier, j'allais dans cette piscine.

EMILIO: C'est du luxe d'avoir un gymnase à coté, je trouve ...

BETIANA: (En parlant d'un livre qui se trouve au pied de l'escalier. Il s'agit du « Livre des morts », mais ça, on est pas encore censé le savoir.) Tu as laissé tomber ce livre.

ROSA: (Sans regarder ce que Betiana insiste à lui montrer.) Non.

EMILIO : Bien sûr, un gymnase avec piscine... mais tu vois maintenant je pense à la piscine et ça ne me donne pas envie de nager.

BETIANA: Mais le club appartient à l'immeuble?

EMILIO: C'est très bizarre...

ROSA: Non.

EMILIO: Si, c'est bizarre, parce que j'adore nager, mais quand j'y pense je n'ai pas du tout envie. Quelle flemme. Se changer en plein hiver, et même si elle est climatisée tu cailles.

ROSA: Elle est climatisée.

BETIANA: Ah, mais je dois payer l'abonnement avec les charges de l'immeuble?

ROSA: Non.

BETIANA: Ah... mais alors pourquoi tu me parles de ça?

ROSA: Je te le dis parce que c'est parmi les avantages de cet appartement. Cet appartement est intéressant parce qu'il a plus d'avantages que le strict apparent. Regarde le parquet.

EMILIO: Il est pavé en bois?

BETIANA: Le parquet?

ROSA: Bien sûr, comme tu es danseuse tu peux bouger les meubles et ici même, sans besoin de barre, ou n'importe quoi, d'autres danseuses, tu peux répéter tes mouvements. Il n'a pas d'échardes, il ne se salit pas, et peut recevoir un tapis. Il est pavé en bois.

EMILIO: Ah.

BETIANA: Oui, il est bien.

ROSA: Essaye-le si tu veux. Enlève tes chaussures et essaye. Et quand il y a le soleil de l'après midi qui rentre je te raconte même pas. Tu sais, hier je faisais visiter et dans la pause déjeuner j'ai profité de la lumière pour m'épiler. C'est pas très propre, je sais, mais je suis sure que toi non plus ça ne te dérange pas. C'est un appartement dans lequel tu peux te coucouner. Moi je suis tombé amoureuse de cet appart.

EMILIO: Mais toi tu veux nous louer cet appartement? Qu'est-ce qui se passe ici? Moi je ne veux pas louer.

BETIANA: Comme j'habite à Montreux⁶, ça fait un peu loin, et si je répète jusqu'à tard, j'aimerais avoir un endroit comme ça dans le centre, grand... pour pouvoir y rester.

EMILIO: Moi je ne veux pas louer cet appartement.

BETIANA: Mais bon... ce que je trouve surprenant c'est le manque de finitions. Les murs...

ROSA: C'est style loft. Ça, tu vas le trouver dans les maisons les plus belles.

BETIANA: Et ici dans la cuisine il y a une tache d'humidité.

ROSA : Non, tu sais ce qui s'est passé, là ? C'est un essai de peinture, ils allaient peindre et ils ont fait un essai de couleur. C'est comme ça qu'on fait.

Emilio ne comprend pas ce qui se passe. Il s'appuie contre un mur, sur l'interrupteur, et la lumière s'éteint les plongeant dans une obscurité stupide, typique dans les films de ce genre.

ROSA: Tu as touché à quelque chose? **BETIANA**: Non, qu'est-ce qui s'est passé?

ROSA: Je ne sais pas, une panne générale, directement de la Romande.7

EMILIO : Non, du calme, je crois que c'est moi, je me suis appuyé sur l'interrupteur. (*Il rallume.*) Ça y est.

BETIANA: C'est revenu. Qu'est-ce que ça a pu être?

EMILIO: C'est moi, pardon, je me suis appuyé sans faire attention. Voyez?

ROSA: Je vais te dire quelque chose, ce n'est pas parce que je te le fais visiter, mais une chose comme ça peut t'arriver ici, à Montreux où tu habites, ou à New York, ce sont des choses imprévisibles. L'installation électrique est à neuf, et comme ils ont

laissé les tuyaux d'électricité dehors, le moindre disfonctionnement qui arrive même un petit garçon de six ans peut le réparer, donne-lui un bon tournevis, et tu verras.

EMILIO: Non, non, vous voyez? C'est moi qui me suis appuyé dessus. (Il éteint et rallume à nouveau.)

BETIANA: Encore, tu vois?

ROSA: Tu vois? Attends je vais demander. (*Elle fait semblant d'avoir une conversation au téléphone.*) Allô? La Romande d'énergie? Ecoutez, j'appelle pour un renseignement à propos d'une panne, dans la zone de... Ah, il y a des travaux? Ah... ils vont faire arriver la ligne M3 du métro⁸? Ah, merci beaucoup. (*Elle raccroche.*) Tu n'imagines pas le scoop que j'ai pour toi Betina.

BETIANA: Betiana.

ROSA: Betiana, excuse-moi. Il y toute une génération de filles de ton âge que les parents ont appelé Betiana, pas parce qu'ils étaient indécis, mais à cause de Blum, l'actrice Betiana Blum. Je te disais que... J'ai oublié.

BETIANA: Et combien coûtent les charges?

ROSA: Hein? Cinq francs.9 **BETIANA** et **EMILIO**: Combien?

ROSA: Deux cents cinq francs. (*Pause.*) J'ai merdé. Ce qui se passe c'est que je suis nouvelle dans tout ça, c'est-à-dire: je vends mais ce n'est pas par vocation... Et tout ce dont je t'ai parlé je ne suis pas persuadée que ce soit exactement comme ça. J'espère que tu pourras passer au-dessus de toutes mes défaillances, mes erreurs.... Si tu signes la promesse aujourd'hui moi je touche la commission et j'ai de quoi manger. Et pour acheter les médicaments dont j'ai besoin. Sinon, qui sait. Excusemoi. Mais les choses sont comme ça.

Emilio est très proche de Betiana, et en écoutant la soudaine confession de Rosa, il rit avec un halètement. Betiana sent un courant d'air dans le cou, et se retourne apeurée. Et ce n'est qu'à cet instant que devient évident, très évident le fait qu'elles ne le voient pas.

BETIANA: Ah!

ROSA: Qu'est-ce qui se passe?

BETIANA: J'ai senti quelque chose... un coup de vent.

ROSA : Bien sûr, c'est parce que tu as laissé ouvert là-haut et ça fait un courant d'air parce que...

BETIANA : Non, il y a quelque chose de bizarre dans cet appartement... Je sens quelque chose de bizarre... Depuis que je suis arrivée.

ROSA: Tu sais qu'il n'est pas cher...

BETIANA: Il y a quelque chose...Qui sont les propriétaires?

EMILIO: (*II doute.*) C'est ça. Parce que moi je connais cet appartement...

ROSA : Je ne sais pas, une certaine Régine... qui ne s'en servait pas beaucoup...

EMILIO: Régine? Régine?

ROSA : Tu remarqueras qu'il y a encore de la vaisselle dans la cuisine, très peu de vaisselle, pour quelqu'un qui ne venait pas souvent...

EMILIO: Régine?

ROSA : Tu ne te sens pas bien ? Je t'apporte un café. Tu as besoin de sucre. Ou de sel.

BETIANA: Non, je sais très bien ce dont j'ai besoin. Je suis danseuse, j'ai le corps très bien entraîné, je perçois beaucoup, tu sais. Je sais ce que j'ai ressenti.

EMILIO: Puisqu'on en parle, tu es qui toi?

ROSA: Bon, je t'apporte un petit café bien serré, toi tu t'assois et tu réfléchis bien.

EMILIO: Oh là. Tu m'entends?

BETIANA: Ecoute, Rosa, je préfère m'en aller... Je...

EMILIO: Vous m'entendez?

BETIANA: De toute façon j'ai ton numéro, je réfléchis bien et... **EMILIO**: Vous me voyez? (*Il fait des signes.*) Vous me voyez? **ROSA**: Oui, bien sûr Betty. Tu ne te sens pas bien maintenant.

EMILIO : Je t'apporte du café ? Il y en a dans la cuisine, laisse, je te l'amène. **ROSA :** Si tu pars je devrais le noter sur mon agenda comme une catastrophe.

EMILIO: (Depuis la cuisine.) Oh, il y a des Cœurs de France. 10 Tu en veux avec le café?

ROSA: Parce que toi tu me dis que tu vas bien réfléchir, mais quelle preuve j'en ai moi? Qui me dit que tu ne vas pas partir en courant t'acheter le 24 Heures¹¹ pour te mettre à en chercher un autre?

BETIANA: J'y vais. Merci. J'y vais. (*Elle s'approche de la porte.*)

ROSA: Je ne dis pas de ne pas le faire, peut-être que l'appartement ne te convient pas, mais moi j'ai été honnête avec toi, très ordonnée, et je t'ai respectée, ce qui est beaucoup dire par rapport à ceux de l'agence, par exemple je suis sure qu'ils ne t'ont même pas dit qu'ici la semaine dernière on a assassiné un mec. (Elle désigne pour la première fois la silhouette au sol.) Regarde. Un certain Emilio.

Betiana crie et sort en courant. Noir.

SCENE 2 MIAMI

Une maison de famille. Celle que forment Lourdes, Jessica et Sébastien.

Sur scène, Jessica, un petit sac à dos à l'épaule, est prête pour partir. Sébastien cherche quelque chose sous le palier de l'escalier – on verra plus tard qu'il s'agit d'une clef. On entend la voix de Lourdes amplifiée par un micro, ce qui conduit malicieusement à penser que la voix est, comme au début de la scène précédente, la pensée de Jessica. Mais non...

VOIX DE LOURDES (OFF) : Ce sont des jours bizarres. Si vous saviez...

SÉBASTIEN: Je crois que je l'ai trouvée!

VOIX DE LOURDES (OFF) : Il s'est déjà écoulé une semaine.

SÉBASTIEN: Non, c'est pas ça.

VOIX DE LOURDES (OFF) : C'est déprimant. Mardi, j'ai pensé que j'allais mourir moi aussi. Sans Emilio, moi... rien ne va plus. Hier, tout d'un coup, je me suis vue en train de manipuler un petit vase qu'il m'avait acheté, un vase artisanal wichi. Et j'ai dû me dire « du calme ».

SÉBASTIEN: Tu as bien cherché dans ta chambre?

Jessica acquiesce.

VOIX DE LOURDES (OFF) : Je me le dis une fois.

SÉBASTIEN: Alors, elle n'est pas là.

VOIX DE LOURDES (OFF) : Je me le dis deux fois.

SÉBASTIEN: Elle n'est nulle part.

VOIX DE LOURDES (OFF): Je me le dis et ça marche. Le mot « calme » appelle le calme, et c'est comme ça depuis des milliers d'années. Ce matin je me suis réveillée apaisée, comme si on m'avait arrosée de la tête aux pieds d'une profonde quiétude... et qu'on m'avait jeté une allumette dessus. Vous voyez ? J'ai demandé le calme et maintenant je l'ai. Je suis une idiote! (Sanglots.)

On frappe à la porte. Entre Betiana.

BETIANA: Salut, Jessica. Tu es prête?

VOIX DE LOURDES (OFF) : Si j'avais demandé « clef », maintenant j'aurais la clef, et non pas cette flemme épouvantable...

JESSICA : Salut. On y va. **SÉBASTIEN** : Salut, Betiana.

LOURDES (OFF): N'écoutez pas ce que je dis...

BETIANA: C'est quoi, cette voix?

JESSICA : C'est ma mère. Elle a de la famille à... Miami...

SÉBASTIEN: Oui, à Miami.

LOURDES: (Elle traverse l'encadrement de la porte et nous la voyons en train d'enregistrer une cassette. Elle fait bonjour de la main à Betiana, sans cesser d'enregistrer.) C'est une situation concrète très désagréable.

JESSICA : ...Et elle enregistre des cassettes pour eux, elle leur envoie des lettres enregistrées. Tu es en voiture ?

Les filles font au revoir et sortent.

LOURDES : C'est un problème d'argent. Vous savez qu'Emilio était le titulaire du compte de la Fortis. 12

SÉBASTIEN: Explique-lui ce que c'est, ils ne vont rien comprendre là-bas.

LOURDES: La Fortis, une banque d'ici. Une banque très connue... d'ici, Tony. On avait tout l'argent là dedans, dans un coffre-fort. Et maintenant qu'il est mort, on ne nous laisse pas l'ouvrir. Ils disent qu'il faut attendre la succession. Vous pouvez imaginer le temps que ça peut durer, ça, dans ce pays¹³? Maintenant, je vais à la banque et qu'est-ce que je leur dis? Qu'est-ce que je fais? Je ne sais pas quoi dire. Je ne suis personne, moi. Pour la banque. C'est qu'Emilio et moi... c'est-à-dire que, face à la loi nous n'étions pas mariés... et... les enfants... Nous cherchons la clef du coffre-fort comme des fous. Elle doit être à la maison, mais nous ne pouvons pas la trouver. On dit qu'il faut sortir l'argent des banques au plus vite. On dit que quelque chose de terrible va se passer. Qu'est-ce qui peut bien se passer? Moi, j'écoute et ça me fait peur, Tony. Embrasse Glenda. Et Bob. (Elle essaie de faire dire bonjour à Sébastien, sans succès.) Et les enfants vous embrassent aussi. Je vous aime, Lourdes.

Noir.

SCENE 3 DANSEUSES

Un plateau de répétition. Quatre filles habillées normalement : Betiana, Jessica, Dudi et Annabelle. Nous allons bientôt remarquer qu'elles sont danseuses. Contemporaines. On entend un piano angoissé et une chanson en italien, une voix belliqueuse, triste et impitoyable.

La chorégraphie est un mystère. Elles ne bougent pratiquement pas.

Betiana semble terrifiée, elle bouge les lèvres comme si c'était elle qui récitait le texte italien de la chanson.

A un moment donné, jamais très précis, Betiana cesse de parler et s'appuie, d'une façon très maniérée, très « chorégraphique », contre le mur.

Jessica prend le relais, et maintenant c'est elle qui balbutie le texte en italien.

A un signal, jamais exact, toutes les quatre se couvrent les oreilles.

Dudi tend une main comme si elle recevait quelque chose, ferme le poing et le porte à sa poitrine.

Annabelle s'éloigne de quelques pas, et regarde vers le néant.

Rien de tout cela ne peut être décrit avec précision, que ce soit en termes de temps, de rythme ou de valeur.

Ensuite, avec deux ou trois pas de danse, Betiana va se cacher derrière une petite porte invraisemblable. Dudi et Annabelle n'ont pas fait grand-chose, sauf attendre leur tour. Elles s'embrassent sur les lèvres.

La musique s'achève.

Apparaît Elyse Bernard, venant de la salle. C'est la chorégraphe. Elle est très décoiffée. Toujours. Mais elle a du talent. C'est ce qu'on dit. Elle ne lève jamais la voix. Si elle pouvait, en fait, elle ne dirait rien. Les quatre danseuses la respectent et la craignent d'une façon inexprimable.

ELYSE : Ça va pas. Non. (A Betiana.) Trop tard ton moment du père, tu étais en retard.

BETIANA: (Aussi effrayée que respectueuse.) Quel moment du père?

ELYSE: Tu n'es pas arrivée à « ton » moment du père.

BETIANA: Quel moment? **ELYSE**: Le moment du père.

BETIANA: Je ne vois pas quand c'est, le moment du père.

ELYSE: A réviser. (A Jessica.) Ta posture, à réviser.

JESSICA: Oui, c'est vrai.

BETIANA: Si je ne fais pas le moment du père, elle part d'où, elle ? C'est-à-dire, si moi je suis le père...

ELYSE: Tu n'es pas le père. **BETIANA**: Ça oui, je vois.

ELYSE: Le père, il faut l'évoquer...

JESSICA : Bien sûr. Ça, c'est un petit peu la responsabilité de chacune.

DUDI : A quel moment du texte il est question du père ?

ELYSE: Non, je ne sais pas... ça ne dit pas « père ».

DUDI : Non, mais parce que c'est en... en italien ? Je ne parle pas l'italien. Moi, je suis danseuse, je veux danser.

ELYSE: Quoi italien? Vous avez vu mes travaux d'avant?

JESSICA: Moi, je sais un peu d'italien, je peux t'expliquer, mais je ne sais pas tout.

ELYSE: Elle arrive trop tard, et vous trop tôt.

BETIANA: Par rapport à quoi ? Je ne vois pas quel est le temps...

ELYSE: Non, excusez-moi, mais avant de parler de « tempo » commencez par faire ce que vous devez faire.

ANNABELLE: Elyse, je suis venue ici parce que j'ai vu d'autres travaux à toi...

JESSICA: Vachement bien.

ANNABELLE : Oui... Et je me suis attirée... enfin, je me suis senti attirée... parce que dans « Tambours et Barquettes » ils faisaient du Cunningham.

JESSICA: Dans « Tambours et Barquettes » ils faisaient de tout...

BETIANA: C'était tellement bien...

ANNABELLE: C'est-à-dire... Personne n'est là où il est par hasard ou par l'opération des astres. Je crois à la ténacité. Et rien d'autre. Elyse, j'ai pratiquement décidé de plonger dans la danse et de transpirer des cylindres d'eau si c'était nécessaire, quand j'ai vu ce qu'une poignée de corps bien orientés sur un plateau étaient capables de faire. Je suis à la chasse d'espaces personnels intenses, énormes. Et maintenant j'ai casté avec toi parce que...

ELYSE: Quelle est la question?

ANNABELLE: Quelle question? Je te pose une question?

ELYSE: (Aux autres.) Je ne la comprends pas. (A Annabelle.) Je ne te comprends pas.

ANNABELLE : Ce que je fais, là, n'importe qui peut le faire. Si une femme qui passe dans la rue entre ici, et que tu lui demandes de le faire, elle le fait.

ELYSE: (Elle considère sérieusement cette possibilité.) Une femme qui passe dans la rue...

ANNABELLE : Bien sûr. Moi, j'ai vu « Tambours et Barquettes » et je me suis dit : paf, Cunningham ! Moi, je sais faire du Cunningham.

ELYSE: Fais-le, montre-moi.

ANNABELLE : (Elle est très contente : c'est sa grande opportunité.) Qu'est-ce que tu veux ? Torse ou course ?

ELYSE: Mh? Torse.

ANNABELLE : Ok, je te fais un torse. (Elle le fait. S'arrête. Puis s'emballe et en fait davantage. Elles sont toutes très excitées, sans raison véritable. Autant torse que course sont la même merde.)

ELYSE: Vous pensez que ça rentre quelque part ça, dans ce que nous sommes en train de faire? Ici il y a deux possibilités: soit on fait ce qui se fait toujours, soit on vire à cent quatre-vingt degrés et on fait ce qui se fera. Et moi, je veux voir ce qui se fera.

(Pause.)

Vous avez vu mes travaux d'avant ? Vous avez vu quelque chose de ce que je faisais à Berlin ? Vous savez dans quel état j'ai laissé cette ville, moi ? (*A Jessica.*) Je veux voir la posture, et bien projetée. (*A Annabelle.*) Je veux voir des partis pris. (*A Betiana.*) Je veux voir le moment du père.

BETIANA: Mais nous sommes danseuses...

ELYSE: Et je ne te demande pas de laver le linge mais de faire ce que tu dois faire! Vous pensez quoi de la danse? Je bouge comme une idiote quand quelqu'un met le disque? Vous n'avez aucun type d'intuitions? Il ne vous arrive jamais rien? (Elle demande à la régie.) La musique, s'il te plaît!

BETIANA: Mais dans les vidéos de Berlin que j'ai vues...

ELYSE : J'ai été à Berlin, mais maintenant je suis ici, et je veux être ici. (Elle fait un geste et s'en va, pour qu'elles recommencent la séquence.)

ANNABELLE : La prise de parti... Elle est de chacune, ou collective ? (*Personne ne confirme*.) Collective ?

JESSICA: Non, Annabelle, ne demande pas ça comme ça, on ne te comprend pas.

ANNABELLE: Quoi on ne me comprend pas? Elle est collective?

Betiana est au bord des larmes : jamais auparavant on ne lui avait autant crié dessus dans sa courte vie. Elle essaie de déplacer Annabelle, qui occupe involontairement sa position et insiste pour obtenir des réponses que personne ne lui donnera jamais. Comme elles n'ont pas pu se mettre d'accord, la musique les prend par surprise. Elles font la même chose qu'avant, mais maintenant elles accentuent certains signes « chorégraphiques ». Annabelle n'en peut plus, jusque là elle s'était retenue, et elle fait un intense torse de Cunningham, assez introspectif, mais très évident, à un moment où elle était censée seulement rester là, appuyée contre le mur comme une chatte paresseuse.

La musique finit. Long silence d'Elyse. Puis :

ELYSE: Bien, très bien. Maintenant, très bien. (Mais elle ne semble pas très convaincue. Elle sort.)

Noir.

SCENE 4 BANQUE FORTIS

Le bureau de Cécilia Roviro, gérante d'une agence de la banque Fortis. Lourdes, Sébastien et Jessica sont déjà là.

CECILIA ROVIRO: Alors vous vouliez me voir.

LOURDES : Oui. Nous l'avons déjà expliqué à votre secrétaire... **CECILIA ROVIRO :** A Roxana ? Vous avez déjà fait connaissance ?

LOURDES: Je ne sais pas, votre secrétaire, là dehors...

CECILIA ROVIRO : Une fille d'à peu près cette taille, blonde, très peu éclairée... ? Et pourquoi vous voulez me voir, vous ? Parce que vous êtes très nombreux. Faites voir, attendez : vous êtes une famille.

SÉBASTIEN: Nous sommes... trois.

CECILIA ROVIRO: Oui. Cécilia Roviro, enchantée, j'ai mis mon temps sur son 31 pour vous accueillir. (Elle les invite à s'asseoir avec un simple geste de la main. Mais il n'y a qu'une chaise, ce qui est décisif pour que Lourdes éclate en sanglots, des sanglots qu'elle réprimait depuis la mort d'Emilio.)

LOURDES : C'est qu'il y a une seule chaise, quel malheur, rien ne marche jamais... (Ou quelque chose comme ça : en vérité, on ne comprend pas bien ce qu'elle dit, mais il est évident que de cette façon elle ne va rien résoudre.)

JESSICA: Assieds-toi, maman.

LOURDES : Oui, voyons... Nous avons un problème terrible, nous l'avons déjà expliqué à mademoiselle. Il y a quelques jours nous avons perdu mon mari et il avait la clef du coffre-fort, et vous devez en avoir une copie.

CECILIA ROVIRO : (Elle note tout dans des petits papiers, avec un charme excessif.)

Donc, votre mari est mort. Quand ?

JESSICA: Nous avons perdu la clef.

CECILIA ROVIRO: Quelle était la profession de... votre mari?

LOURDES: Non. (A ses enfants, de nouveau plongée dans ses sanglots.) Quelle profession? (A Cécilia.) Non, Emilio... Qu'est-ce que je lui dis? Emilio était en train de faire une vidéo cette fois, comment on dit maintenant...? Vidéaste? C'est pour les papiers? C'est formel?

CECILIA ROVIRO : (Elle les regarde comme si elle comprenait, un long moment. Trop long. Un moment stérile. Tout d'un coup.) On en est où maintenant ?

JESSICA: Nous avons perdu...

CECILIA ROVIRO: Oui, la clef. Un petit instant. Rox! Tu peux venir une minute? (Apparaît Roxana, une secrétaire blonde et languissante, dans un uniforme de bureau minuscule qui laisse à découvert beaucoup plus que le strict nécessaire. En fait, l'uniforme n'a pas de jupe. Du reste, comment décrire Roxana? C'est comme si une énorme machine lui avait aspiré tout ce qui est relatif à la vitalité.) On a des copies. Ou des clefs. On en a.

ROXANA: Non, excusez-moi, je leur ai déjà expliqué... nous avons une clef que nous donnons au client et une autre que nous gardons nous, et les deux ensemble, combinées, ouvrent le coffre.

CECILIA ROVIRO : Vous avez la clef ? **SÉBASTIEN :** Non, nous la cherchons.

LOURDES: Nous aurions besoin d'une copie.

CECILIA ROVIRO: Ah! Votre prénom?

LOURDES: Lourdes.

CECILIA ROVIRO: L'autre jour j'ai voyagé avec une femme qui s'appelait Lourdes.

Votre nom?

LOURDES: Grynberg.

CECILIA ROVIRO: Et vous, les enfants? Tu as quel âge?

JESSICA: Jessica, 23.

CECILIA ROVIRO: Rox, calcule-moi l'année.

ROXANA: Quoi?

CECILIA ROVIRO : Calcule-moi son année de naissance, fais quelque chose.

JESSICA: Je suis née le...

CECILIA ROVIRO : Non, non, c'est son travail à elle. Et toi ?

SÉBASTIEN: Je suis Sébastien, 19.

CECILIA ROVIRO: 19, Rox. (Le téléphone sonne.) Excusez-moi. (Elle décroche.) Pigeon? Ça va? (...) Ah, Samantha t'a raconté? T'as vu, comme c'est bizarre! (...) Je ne sais pas quoi faire. (...) Mais je les ai déjà vus chez les marchands de glaces et dans les boutiques de chez Gucci, chez Bon Génie. 14 (...) Oui, des cœurs noirs. (...) Il paraît que c'est moi qui les ai inventé, mais je ne me souviens pas. Qu'est-ce que je fais ? Je porte plainte ou je reste dans mon coin ? (...) Mais tu sais bien que j'ai ce petit souci que je ne me souviens de rien! (...) Ce sont des cœurs noirs, avec des petits rubans, c'est moi qui les ai créés, ils ont ma signature, c'est marqué « Cécilia Roviro », et on est en train de les utiliser sur les papiers pour envelopper les glaces et les produits Gucci. (...) Je ne crois pas avoir signé de contrat avec eux. (...) Non, non, mais je ne suis pas créatrice moi. Je n'ai dessiné que ça. Et regarde comment ça a marché. (...) Ça peut me porter préjudice ? Est-ce qu'il y a une loi ? (...) Ok, je te laisse, je suis super stressée. (...) Bacio! (Elle raccroche.) Bien, alors... Nous avons besoin de plus d'informations. Ah, il va falloir attendre la succession!

JESSICA: Non, mais ça prend trop de temps ça.

CECILIA ROVIRO : Des informations. Donnez-moi des informations !

LOURDES : Des informations ? Quelles informations ? Ici j'ai quelques numéros... (C'est illisible, elle pleure.)

CECILIA ROVIRO : Je connais l'histoire des larmes. Je la connais de près. Je viens de perdre mon père, vous savez ?

LOURDES: Je suis désolée.

- CECILIA ROVIRO: On se couvre de problèmes idiots pour oublier que lorsque l'heure arrive... Ils l'ont admis à l'hôpital, à cause d'une foutaise... Lui-même m'a fait dire: « Céci, ne viens pas, c'est une foutaise, je me suis fait mordre par un chien »...
- **VOIX DU PERE DE CECILIA ROVIRO :** (Superposé à Cécilia.) « Céci, ne viens pas, c'est une foutaise, je me suis fait mordre par un chien »...
- CECILIA ROVIRO: Comme il sait que je vis à la limite de mes possibilités, il m'a dit : « Ne viens pas ». Et moi, comme une idiote, je fais ce qu'il me dit et je m'occupe de mes affaires, et je n'y vais pas. « Un tout petit chien», il m'a dit, « qu'est-ce qui peut m'arriver ? »
- **VOIX DU PERE DE CECILIA ROVIRO :** (Superposé à Cécilia.) Un tout petit chien, Céci... Qu'est-ce qui peut m'arriver ?
- CECILIA ROVIRO: Deux jours plus tard, on le trouve le matin sans vie. Un mystère. Les médecins me disent qu'une femme s'est occupée de lui, ils ne savent pas qui c'était, qu'elle lui a tenu la main pendant qu'il partait... Mais les médecins disent tellement de choses!
- **ROXANA :** Oui, après ils lui ont dit qu'il y avait deux Cubaines, qui couraient partout dans la chambre, et nous ne savons pas qui c'était.
- CECILIA ROVIRO: Oui, des Cubaines. Quelle mémoire, Rox! Et quel paradoxe! Parce qu'on pense à Cuba, aux Caraïbes. Et bien? Les Caraïbes? Non, le cimetière. Donc? Mon père, et votre papa aussi, qui faisait les vidéos, pareil, la même terre noire, et nous ici, avec Roxana, le soleil se lève, on émet des chèques, les asticots commencent à faire leur affaire... Il est au nom de qui, le coffre-fort?

SÉBASTIEN: Euh, le compte est au nom d'Emilio...

CECILIA ROVIRO : Emilio... Grynberg. **JESSICA :** Non. Emilio Sebrjakovicz.

CECILIA ROVIRO: Vous l'écrivez comment?

JESSICA : (Elle l'épelle.) ROXANA : Je l'écris...

CECILIA ROVIRO : (Accablée par le nom, elle arrête Roxana.) Non, ça ne va pas être possible. Bien. Kalakovicz. De toute façon nous cherchons avec le numéro de compte, qui a moins de chiffres et aucun h.

SÉBASTIEN: Oui, Sebrjakovicz.

CECILIA ROVIRO: Donc, vous êtes Lourdes Kalakovicz. **LOURDES**: Non, Grynberg. C'est mon nom de jeune fille.

CECILIA ROVIRO : (Aux enfants.) Vous êtes des Grünbergs, aussi, avec deux petits poins sur le u, comme dans le Grütli. 15

JESSICA: Non, nous, c'est Vincent.

CECILIA ROVIRO : Mais vous êtes une famille. (*Tous acquiescent.*) Comment ça, une famille ?

LOURDES : Non, mais je l'ai déjà expliqué à mademoiselle !

ROXANA : Madame est la femme du titulaire de la clef, et eux sont les enfants de madame.

CECILIA ROVIRO: (Comme si elle les voyait pour la première fois.) Bonjour, comment ça va? Et alors? Ah, j'espère que je pourrai faire quelque chose pour vous. (Elle ferme son agenda.) Alors, on fait comme ça.

LOURDES: Comme ça, comment?

CECILIA ROVIRO : Nous avons le numéro de compte. Les noms... C'est-à-dire, vous voulez quoi, vous ?

LOURDES: Nous devons ouvrir le coffre-fort.

CECILIA ROVIRO: Mais pourquoi voulez-vous prendre vos affaires? Qu'est-ce qu'ils ont ces coffres-forts, ils ont de l'humidité? (A Roxana.) Il est où, ce coffre?

ROXANA: Ici, en bas.

CECILIA ROVIRO : Ah, dans la banque ?

LOURDES: Oui.

CECILIA ROVIRO : Dans cette agence de la Fortis ?

LOURDES et JESSICA: Bien sûr.

CECILIA ROVIRO: Mais vous êtes des clients. Je vous félicite. Alors?

LOURDES: Nous avons besoin de la clef.

CECILIA ROVIRO : Ah ! Alors on revient en arrière. *(Elle rouvre l'agenda.)* Je vous ai déjà dit que ce n'est pas possible.

ROXANA: En théorie, on ne peut pas donner la clef.

SÉBASTIEN : Nous voudrions savoir si, <u>en pratique</u>, on peut l'ouvrir, nous avons besoin de certaines choses qui se trouvent à l'intérieur du coffre.

CECILIA ROVIRO: Un instant, Kalakovicz. (Elle compose un numéro.) Pigeon? (...)

J'ai là une famille et je devrais parler avec notre avocat. (...) Ah, c'est toi, justement? Génial, on brûle les étapes. (...) Oui, c'est une famille qui a plusieurs noms, je ne me les rappelle pas, et ils ont égaré la clef originale. (...)

Oui, de la banque. (...) D'ici, de la Fortis, de nous. (...) Oui, des gros bêtas. (...) Ah! (A la famille, comme si elle apportait une grande nouvelle.) On me dit qu'il n'y a pas de copie.

JESSICA: On sait déjà.

CECILIA ROVIRO : Ils savent déjà... Ah, Pigeon je t'ai déjà raconté les cœurs noirs chez Gucci ? (...) Ah, OK. Top, on reste en contact, je vais voir comment je fais. (Elle raccroche.) Ça y est.

LOURDES : Ecoutez, nous sommes assis ici, nous avons attendu une demi-heure dehors... Mon mari est mort. Est-ce que vous pensez que c'est agréable de faire toutes ces démarches avec la maison tellement vide ?

CECILIA ROVIRO: Je sais de quoi vous me parlez. Moi aussi, je ferais volontiers des démarches, si avec ça je pouvais soulager la douleur. Or: quelle horreur! Ne pas pouvoir disposer de ses affaires dans un moment pareil. C'est moche. C'est moche de perdre un être aimé. Votre drame ne m'est pas indifférent. Là, avec mon assistante, Roxana, tous, avec vous, avec moi, nous allons FAIRE L'AVEUGLE. N'est-ce pas, Rox?

SÉBASTIEN: Qu'est-ce que ça veut dire? Que nous pouvons aller ouvrir le coffre?

CECILIA ROVIRO : Oui, bien sûr. Vous y allez comme si de rien n'était, vous allez avec la clef et vous l'ouvrez, même si vous n'en êtes pas les titulaires, nous serons en train de regarder ailleurs, n'est-ce pas Rox ?

ROXANA : Nous pouvons faire comme si on lisait quelques revues, ou comme si on rangeait les dépliants des crédits hypothécaires, comme si on parlait avec le vigile...

CECILIA ROVIRO: C'est qui le vigile aujourd'hui?

ROXANA: Lamoureux.

CECILIA ROVIRO : (Elle sourit et écrit sur un papier jaune.) Lamoureux. (A Jessica.) Regarde-le en sortant, il est charmant.

SÉBASTIEN: C'est que, nous ne trouvons pas la clef du coffre-fort.

CECILIA ROVIRO: Ah. Nous n'avons pas de copie.

LOURDES: Alors?

CECILIA ROVIRO: Faisons une note de demande.

LOURDES : Adressée à qui ? CECILIA ROVIRO : A moi.

LOURDES : Mais, il n'y a pas un supérieur, quelqu'un qui pourrait nous donner une solution pour ca ?

CECILIA ROVIRO : Non, à moi... Ça ne va pas me tuer de vous donner un coup de main avec ça.

LOURDES: La note il faut la faire maintenant?

CECILIA ROVIRO: A moins que vous ne désiriez revenir à un autre moment.

LOURDES: Non, non.

CECILIA ROVIRO: La note est adressée à moi, mademoiselle Cécilia Roviro. *(Elle note.)* Bien. Qu'est-ce que vous désirez me dire ?

LOURDES: De nous ouvrir, s'il vous plaît, le coffre-fort...

CECILIA ROVIRO : (Elle répète et note tel quel.) « De nous ouvrir »... (A Roxana.) Je suis gauchère, moi ?

ROXANA: Oui.

CECILIA ROVIRO : « S'il vous plaît, le coffre »... Parce que j'écris à l'aise comme ça... lci je mets le numéro. Quoi d'autre ?

LOURDES: De nous autoriser vous-même...

CECILIA ROVIRO: « De nous autoriser »... Là c'est pour le numéro de compte... Très bien. Signez. Vous me la donnez. Je la reçois. Et je vous donne une attestation comme quoi je l'ai reçue, je mets ma date, et ma signature. Voilà. (Elle se lève pour prendre congé.)

LOURDES: Et maintenant?

CECILIA ROVIRO : Il faut attendre. Tout ce que je peux faire c'est accélérer les choses pour que la note m'arrive plus vite.

LOURDES: Non! La clef!

SÉBASTIEN: Il se passe que nous n'avons pas la clef. **CECILIA ROVIRO**: Je vais vous donner un numéro.

LOURDES: Non! Non! Non! Rox, s'il te plaît! Rox!

SÉBASTIEN et JESSICA : Rox!

LOURDES: Pas de numéro, donne-moi la clef, pétasse, donne-la-moi...

CECILIA ROVIRO : C'est le numéro de Vanessa Lastri, une voyante qui retrouve des

choses.

Silence sépulcral. Lourdes accepte le numéro. Ils ne savent pas encore où ils mettent les pieds.

LOURDES: Elle a votre confiance? **CECILIA ROVIRO**: Mh. De nos jours...

Noir.

SCENE 5 FOURCHETTE

Le salon des Grynberg-Vincent-Sebrjakovicz.

Une musique terrifiante.

Vanessa Lastri, la médium, est assise et essaie de plier une fourchette avec la force de sa pensée. La fourchette est l'antenne improvisée pour communiquer avec l'Audelà. Et c'est un numéro qui fait toujours bonne impression. Le cliché n'exclue pas la vérité. Vanessa la regarde avec intensité, les yeux mouillés de nombreuses larmes. Elle regarde ceux qui sont là (Sébastien et Lourdes), puis regarde des endroits « chargés » de présences inexplicables : la fenêtre qui s'ouvre soudain, une lampe qui bouge toute seule à cause du vent, la porte d'un placard qui branle et d'où tombent deux ou trois jouets qui roulent par terre. Des jouets macabres. Des Chuckies. Une poupée qui parle quand on appuie dessus. Un vieux petit ours.

Lourdes et Sébastien observent avec une attention inhabituelle le déroulement de l'expérience.

Jessica, en revanche, passe quelques fois devant eux sans leur prêter aucune attention, en cherchant ses affaires : sa veste, son petit sac à main, ses affaires pour la danse, enfin, ses affaires.

Sébastien a une sorte d'étrange contraction intramusculaire. Et il se pisse dessus. Vanessa Lastri, malgré son effort tenace, ne réussit pas à plier la fourchette. Tout d'un coup, elle interrompt sa tentative et baisse la tête. La musique continue. Très forte.

VANESSA LASTRI: Je n'arrive pas à la plier, je ne sais pas ce qui se passe. *(Elle pleure.)* Le mort ne veut pas venir.

LOURDES: Jessica!

SÉBASTIEN: (Il sort en criant.) Jessica! Jessica!

Lourdes prend la fourchette et essaie de la plier, mais elle n'y parvient pas. Elle la pose soigneusement.

Puis, elle prend le téléphone et compose un numéro. On n'entendra presque rien, car le volume de la musique est toujours à un niveau insupportable.

LOURDES: Je viens de finir. (...) Tu as regardé à quelle heure ça commence ? (...) Et tu penses qu'il est bien, celui-là ? (...) Jessica! Tu peux baisser la musique? (...) Je n'arrive pas à rester concentrée moi. (...) Jessica! La musique! (Le volume de la musique baisse, celle-ci venait de la chambre de Jessica, et non pas du néant, comme le théâtre le fait croire d'habitude.) (...) Oui, d'accord. On se retrouve là-bas. (Elle raccroche.)

Dehors, on entend une discussion.

SÉBASTIEN (OFF): Qu'est-ce que tu nous fais ?

JESSICA (OFF): Rien. Qu'est-ce que j'ai à voir, moi, là-dedans ? N'amenez pas ce genre de personne chez nous. Après, il se passe des choses bizarres.

Lourdes rend la fourchette à Vanessa, qui la jette violemment contre le mur.

SÉBASTIEN (OFF): Qu'est-ce que tu dis, Jessy?

JESSICA (OFF): L'autre jour j'ai mis dix francs sous l'oreiller et ils ont disparu.

SÉBASTIEN (OFF): Pourquoi tu les as mis là ? Pour la petite souris ?

JESSICA (OFF): Je les ai mis pour prouver qu'elle est bidon.

SÉBASTIEN (OFF) : Non, ne mélange pas tout. Tu as dû les dépenser et tu as oublié. Tu as dû payer un taxi, ou quelque chose. Et tu as oublié.

JESSICA (OFF): Je ne vais pas mettre dix balles là et oublier que je ne dois pas y toucher! Tu penses que je suis idiote? En plus, c'est pas la seule chose qui s'est passée. Le réservoir des toilettes s'est encore bouché.

SÉBASTIEN (OFF): Et qu'est-ce que ça a à voir?

JESSICA (OFF) : Voilà. Ça s'est bouché à nouveau, et ça ne se bouchait jamais avant.

SÉBASTIEN (OFF): Et alors ? Elle n'est même pas allée aux toilettes.

JESSICA (OFF): Comme tu veux, mais ces choses-là, elles ont lieu.

LOURDES : (A Vanessa.) Je crois que nous pourrions ressayer demain. C'est bien de l'avoir fait. Peut-être qu'il doit s'habituer à l'idée qu'il est mort... et alors là, il te répondra, non ?

VANESSA LASTRI: Il ne va pas s'y habituer.

LOURDES : Ah... Ecoute... Tu ne peux pas rester ici, je dois partir, parce que si je reste ici je déprime. J'ai déjà tout organisé pour aller au cinéma voir un film.

VANESSA LASTRI : Je pars tout à l'heure.

LOURDES: Au revoir.

Lourdes s'en va. Entre Emilio.

EMILIO: Tu pars, Lourdes? C'est toi qui m'appelais? Tu peux m'acheter une cassette Super VHS? (*Evidemment, Lourdes ne l'entend pas, elle sort.*) Tu sais lesquelles? Celles qui ont la même taille que les VHS mais avec une petite boîte qui... OK. (A Vanessa.) On s'occupe de toi?

VANESSA LASTRI : (Grâce à ses innombrables aptitudes, elle peut le voir, mais ne réalise pas qu'il s'agit de celui qu'elle appelait.) Non, je partais. Peut-être demain... aujourd'hui c'était impossible, impossible. Je suis épuisée.

EMILIO: Qu'est-ce que vous faisiez?

VANESSA LASTRI: J'essayais de parler avec un mort...

EMILIO: Sérieux?

VANESSA LASTRI: Tu peux le croire ? Moi, qui peux à peine m'entendre avec les vivants. Excuse-moi, je ne veux pas te prendre la tête, mais je n'ai pas demandé à avoir ce don, tu sais ? Tu habites ici, toi aussi ?

EMILIO: (Il regarde l'appartement comme s'il le reconnaissait pour la première fois.) Eh ? Oui... Tu veux un café ?

VANESSA LASTRI: Oui.

Emilio va chercher le café, il voit la poupée par terre et essaie de la ramasser, en vain.

EMILIO: Oh, Gnagna. (Il sort sans la poupée.)

Entre Sébastien, portant seulement une serviette autour de la taille.

VANESSA LASTRI : Ah, je vais essayer autre chose. Apporte-moi le téléphone.

Sébastien sort chercher le téléphone, rentre Emilio avec le café.

EMILIO: Voilà le café, et les Cœur de France qui étaient dans la cuisine.

SÉBASTIEN: (Il entre à nouveau, mais ne semble voir ni entendre Emilio.) Qui t'a apporté le café ?

VANESSA LASTRI: Un petit café et j'y vais. J'ai du boulot, je garde une petite fille. **EMILIO**: Bien sûr, un seul travail n'est pas suffisant maintenant. Tu veux du sucre ? **VANESSA LASTRI**: Oui.

Sébastien regarde l'endroit auguel s'adresse Vanessa. Emilio sort chercher le sucre.

VANESSA LASTRI: (Elle accepte le téléphone que lui tend Sébastien, elle change cérémonieusement un anneau de doigt et compose un numéro magique au téléphone.) Emilio? (...) Ah, bonjour, Emilio n'est pas là? (...) Non, normalement je fais ce numéro et apparaît un guide, un Ancien, qui me met en relation avec... Qui est-ce? (...) Maman? Aïe, j'ai composé n'importe quoi, je sais pas ce que je fais. (...) Non, t'inquiète pas maman, c'est rien, c'est que j'ai fait le numéro de mémoire. (...) Non, c'est un numéro qu'on ne note pas, mais on dirait que je l'ai oublié. (...) Ça va me revenir. Oui. Peut-être. Je suis fatiguée, les choses ne me réussissent pas. Parfois je ne les différencie pas. (...) Non, c'est bon pour aujourd'hui, maintenant je vais garder la petite en banlieue¹⁶, alors ne m'attends pas pour dîner. (...) Oui, maman, je t'apporte l'argent, t'inquiète pas. Ciao.

SÉBASTIEN: On sort prendre un café... en dehors d'ici?

VANESSA LASTRI: Oui.

SÉBASTIEN: Tu me donnes ton numéro?

VANESSA LASTRI: Oui. Quatre... huit, six, trois...

SÉBASTIEN: Oui... heu, je l'ai déjà dans le... l'annuaire, ici. Ce vendredi tu as prévu quelque chose ? (Vanessa hausse les épaules.) Parce que ma sœur Jessy fait une fête, c'est son... (il n'a pas une idée claire du motif de la fête). Et... une fête universitaire, avec des copines, et des copains, ils collectent de l'argent et, je ne sais pas si ça te va, ils font ces fêtes... d'acide. On essaie des choses qui...

VANESSA LASTRI : Oui.

SÉBASTIEN: ...mais c'est des gens bien. Quoi ? Ça te branche?

VANESSA LASTRI: Oui.

SÉBASTIEN: Bon, je ne sais pas si tu aimes les fêtes, en fait, je ne sais pas si tu as envie de venir à la fête de vendredi.

VANESSA LASTRI: Oui.

SÉBASTIEN: Cool. (Pointant les jouets qui ont roulé par terre pendant l'invocation à l'au-delà.) C'est impressionnant cette manière de... Donc je t'appelle et je passe te chercher, on arrange bien tout...

VANESSA LASTRI : Oui.

SÉBASTIEN : Enfin, passer te chercher... C'est ici même. Ah, et pour le café ? Tu acceptes aussi le café ? D'aller prendre un *caputch* ?

VANESSA LASTRI : Oui.

SÉBASTIEN: Et ça serait quand ça?

VANESSA LASTRI: Quand tu veux.

SÉBASTIEN : Oui. Tout à l'heure je me suis fait pipi dessus. Avec tout ce bazar... ici à la maison...

VANESSA LASTRI: Oui.

SÉBASTIEN : Mais je me suis déjà lavé, j'ai changé de pantalon... je vais mettre un pantalon... en flanelle... gris. Et toi... c'est-à-dire... tu es qui ? Je veux dire... ces pouvoirs... tu les as depuis combien de temps ?

VANESSA LASTRI: Je ne sais pas. Bah. Je préférerais ne pas savoir.

SÉBASTIEN: Quand j'étais petit je pensais que j'avais des pouvoirs. Parfois je regardais un pot de fleurs avec rage, avec de la haine pour quelque chose, et presque toujours après la plante mourait. Peut-être que personne ne l'arrosait. Je ne veux pas dire non plus que <u>j'avais des pouvoirs</u>, mais... Quelle haine! J'étais un enfant qui éprouvait beaucoup de haine, tu sais?

VANESSA LASTRI: Oui. C'est ta mère.

SÉBASTIEN: Non, tu ne sais pas. **VANESSA LASTRI**: En fait je sais.

SÉBASTIEN : Tu n'en as pas la moindre idée. Je devais avoir cinq ou six ans, j'avais écrit quelques vers, je les ai apportés à maman, qui était en train de faire la cuisine, elle ne les a même pas lus, elle les a laissé de côté.

VANESSA LASTRI: (De manière presque inaudible, dans une brève transe, elle récite les vers que Sébastien a perdus dans son enfance.) « Quand vous voudrez savoir où je suis / ne me cherchez pas parmi mes affaires / parmi mes autocollants, mes petites autos, mon ours. / Je ne serai là pour personne. »

SÉBASTIEN: (Il n'a pas remarqué la simple transe poétique de Vanessa, et continue avec son récit.) ... Après je lui ai demandé où elle les avais mis, si elle les avait lus... Tu sais ce qu'elle faisait? Elle me disait que je devais avoir des amis, elle était « progressiste », elle invitait à la maison des enfants de la rue et elle les mettait dans le salon à regarder les dessins animés avec moi, ils buvaient tout mon Nesquick, ils mangeaient mes Pépitos...

Elle se lève, l'embrasse sur la bouche, lui donne une carte et se dirige vers la porte d'entrée.

Bon, je t'appelle, Vanessa. C'est ton numéro? Ah, non.

VANESSA LASTRI : Non. C'est un psychologue. Pas cher. Faites une thérapie. Vous avez un blocage.

SÉBASTIEN: Tu penses que je t'ai dit ce que je t'ai dis parce que...?

VANESSA LASTRI: Vous savez où elle est cette clef, dans un stade inconscient. Faites une thérapie. Pour savoir à nouveau. (Elle sort. Noir.)

SCENE 6 THERAPIE DE FAMILLE

Obscurité. Chez Lourdes, le téléphone sonne. Le répondeur se déclenche.

VOIX DE LOURDES dans le répondeur: Bonjour, tu es en communication avec le quarante six, soixante deux, quatre-vingt sept, cinquante six. Laisse ton message après le bip. Hello This is four-six-six-two, eight-seven-five-nine, no six, five-six. Aïe, comment je fais pour revenir? Leave your message after the beep. J'appuie où? Aïe. Où est-ce que je dois appuyer, Jessy? Ça n'a pas enregistré, ça ne clignote plus. (Ça coupe abruptement.)

VOIX D'ANNABELLE: Allô, coucou Jessy, ma Jessynette, t'es là? C'est Annabelle, je voulais savoir comment tu allais, parce que l'autre jour tu es partie en plein processus de répétitions pas très bien... Je ne sais pas, peut être qu'Elyse n'a pas aimé ce que tu faisais, ta posture, mais je veux que tu saches que tu es trop top, ne te laisse pas abattre par tout le fardeau de chez toi, et... toute la tristesse. Ecoute, je te laisse maintenant parce que je suis à la Fac. Je suis en train d'enregistrer un master class d'une tête... je ne sais pas qui c'est, Mayenburg, je vais l'enregistrer parce que comme c'est en allemand après on le transpose en papier-papier, et on le vend pour beaucoup, beaucoup de fric aux élèves, et je voulais savoir si tu pouvais m'aider à retranscrire, vendredi... comme c'est le jour de ta petite fête, si tu veux je viens plus tôt et on le fait ensemble, et du coup on en profite pour papoter de... (La machine raccroche.)

Pendant ce temps la lumière est montée. La famille au complet (Lourdes, Jessica et Sébastien) fait une thérapie à la maison. Ils ont même engagé un thérapeute, une personne aux cheveux longs d'aspect informel mais contrit. D'après ce qu'on voit, cela fait un moment que la situation dure. Lourdes est défaite, elle a pleuré une demi-heure sans s'arrêter. Ils sont tous curieusement emmêlés dans un câble, dont l'un des bouts est tenu par la thérapeute.

Lourdes semble avoir interrompu la séance pour écouter le coup de téléphone. Une fois celui-ci terminé, elle reprend son affaire.

LOURDES: Bon, c'est pas important. Reprenons.

SÉBASTIEN: (Finalisant son tour, il passe l'autre bout du câble à Jessica.) Moi... ça y est.

JESSICA : (Elle reçoit le câble.) Quoi, je dois parler de moi ?

THÉRAPEUTE: Qu'est-ce que vous en pensez ? **JESSICA**: Je dois dire quelque chose en particulier ?

SÉBASTIEN: Vas-y, Jessy, parlons...

JESSICA: D'accord. Euh... j'ai rompu avec Johnson...

LOURDES: Ça fait cinq ans que tu as rompu avec Johnson... (Jessica voit qu'elle a envie de parler et lui passe l'extrémité du câble, car elle suppose que c'est la première

règle du procédé thérapeutique.) Maintenant que je t'entends parler de Johnson, je me rends compte que je ne t'ai jamais demandé pourquoi tu as rompu... J'étais très occupée avec mes histoires de papiers, que finalement je n'ai jamais eus, et je passais la journée entière dans les files d'attente... Mais ce garçon, Johnson, si blond, presque roux... Tu t'entendais bien avec lui ?

JESSICA: Non, maman, c'est pour ça qu'on a rompu.

LOURDES: Et comment veux-tu que je m'en rende compte, hein? Très bien, j'étais très occupé avec mes histoires, mais toi tu ne venais pas non plus pour me raconter des choses. (Jessica, gardant encore les formalités, essaie de récupérer l'extrémité du câble pour lui répondre.) Qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que tu me fais, qu'est-ce que tu me veux? (Jessica renonce, lassée, et regarde la Thérapeute.) J'étais en train de parler.

SÉBASTIEN: Elle voulait te répondre, maman. (Au thérapeute.) C'est bien comme ça qu'on fait ?

JESSICA: Si je veux parler je dois prendre le fil?

THÉRAPEUTE : Je ne sais pas, c'est la première fois que je l'essaie.

JESSICA: Non, mais comme maman a parlé une demi-heure de suite, je ne sais plus quel est le sujet, avec ce fil, ce câble...

LOURDES: Ça t'emmerde que je parle? C'est ça? Tu crois que je ne l'ai pas passé? Regarde. (Elle montre le parcours du câble, qui les a tous emmêlés de plusieurs tours.) Voilà la preuve que je l'ai passé. Voilà assez de preuves sur la façon dont fonctionne cette famille. Tu n'as pas d'alibi, Jessica. Ou tu veux me dire autre chose?

SÉBASTIEN: Ah, c'est pour ça le parcours du câble... C'est comme.... C'est comme, la manifestation de ce qui se passe.... Quand elle est nerveuse, elle nous tire, sans le vouloir.... C'est-à-dire, elle nous emmêle...

THÉRAPEUTE: Qu'est-ce que tu veux dire par elle elle nous tire?

JESSICA: Un tiraillement. C'est physique, elle tire physiquement. Une question physique.

THÉRAPEUTE: Non. Toute maladie est psychosomatique. Et ici je vois maladie quand vous, vous voyez tiraillement. Tu veux évoquer autre chose ?

JESSICA: Je ne veux rien moi. Quoi ? Je dois encore revenir sur l'histoire d'Emilio ?

LOURDES: « L'histoire » d'Emilio! « L'histoire » d'Emilio! Ils veulent nous faire passer pour des monstres, docteur.

JESSICA: Quand Emilio est arrivé, papa travaillait toute la journée et maman était en mission tous les matins dans le quartier ...

LOURDES: J'étais catholique. Mais je ne vous ai jamais mêlé à ça...

JESSICA: ...et l'après-midi elle vendait des lunettes de soleil en face de la Cathédrale. Elle était « progressiste ». En '84 ¹⁷ elle a rencontré le Pape, il lui a acheté deux paires de lunettes. Une pour lui, et une autre en écaille rouge, et il lui a demandé de lui faire un papier cadeau…

LOURDES: Ne raconte pas tout.

JESSICA : Et au moment de partir, il parait qu'il lui a baragouiné à l'oreille...

JESSICA et SÉBASTIEN : (En chœur, avec un accent étranger) « Tu es très belle ma brune »...

La famille a un moment de calme, dans le souvenir, où tous les trois sourient avec une complicité propre aux familles et aux publicités de Ricoré. 18

THÉRAPEUTE: Vous voulez dire « pape » ou « papa »?

LOURDES : Pape. **SÉBASTIEN** : Le Pape.

LOURDES: Non... Il est venu en 84, c'était le Pape, et il m'a demandé une paire de

lunettes...

SÉBASTIEN: Oui, la Papamobile...

THÉRAPEUTE : Je comprends tout ça, mais... elle, quand elle a parlé, qu'est-ce qu'elle a voulu dire quand elle a dit « pape » ?

LOURDES : Toi tu as parlé du Pape pour papa ? Ne nous fais pas perdre des centaines d'heures, ma chérie !

JESSICA: En ce moment précis j'ai voulu parler du Pape, mais si vous voulez je peux parler de papa.

SÉBASTIEN: (A cause du câble.) Maman, vous me tirez dessus...

LOURDES: Ne remettez pas en question tout ce que je fais! Vous ne voyez pas que je suis désespérée? Je vous ai déjà expliqué, la voyante nous l'a déjà expliqué: on a un blocage, toute l'information que nous avions dans la conscience est partie dans l'inconscient, et parmi toutes ces informations peut-être que l'un de nous se rappellera où est-ce qu'Emilio a mis cette clef...

JESSICA : Maman je t'ai accompagné à la banque... Et même pour la voyante je comprends....Mais ça !

LOURDES: Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu comprends? Toi ça ne t'intéresse pas de comprendre, vous ne me comprenez pas, vous ne m'avez jamais comprise.

THÉRAPEUTE: Lâchez tout, madame.

LOURDES: Vous m'humiliez, et pour quoi faire, docteur ? (*Elle jette les câbles et s'en va.*) En ce moment de ma vie, j'ai besoin d'alcool, alors j'y vais et je m'en procure, et si vous trouvez ça bizarre, pensez qu'il n'y a pas une autre vie pour boire tout ce dont on a besoin. (*Elle sort pour boire un verre, et marche sur les feuilles séchées, tombées pendant l'expérience de Lastri.*) Toutes ces feuilles mortes ! Je n'ai pas à donner autant d'explications !

JESSICA: Comment ça se passe? On peut partir quand on veut?

THÉRAPEUTE: Techniquement, non. (Baissant le ton, et leur proposant une certaine confidence.) Hé, les enfants... Pourquoi elle s'est mise dans cet état? C'est à cause de quelque chose que j'ai dit?

JESSICA : Je ne sais pas. Maman est comme ça.

LOURDES: Comment? (Elle revient avec un verre de vodka, très détendue. Du moins pour un petit moment.) Ça va mieux. Maintenant que je me suis détendue et

que je suis allé chercher un verre, je me suis rappelée de quelque chose : demain c'est l'anniversaire de Gacci . Ça peut servir comme association ?

THÉRAPEUTE : Je ne sais pas. C'est qui Gacci?

JESSICA: (Sous-estimant le rapport entre ceci et la clef perdue.) C'est un voisin.

LOURDES : Qu'est-ce que tu en sais si cela n'a rien à voir ? Qu'est-ce que tu en sais si ça ne peut pas être un déclencheur ? C'est à elle de décider.

SÉBASTIEN: Moi je ne le connais pas.

JESSICA: Mais si, Gacci... C'est demain, le 26.

THÉRAPEUTE: D'accord. Vous dites que demain c'est l'anniversaire de Gacci. Et lui il ne le connaît pas.

JESSICA : (À Sébastien, essayant de lui rappeler.) Gacci...

LOURDES: Gacci...

THÉRAPEUTE: Mhh. D'accord. Comment fonctionne cette famille? Vous croyez tous avoir la même information et ce n'est pas le cas. Cela peut être la clé pour trouver la petite clef.

SÉBASTIEN: (Subitement il s'en rappelle.) Ah, Gacci! Oui je le connais. C'est le... le voisin... celui qui gare le vélo dans le palier?

THÉRAPEUTE: Alors, revenons plutôt à Emilio. (*Il tire le câble.*)

JESSICA : Emilio restait debout devant la porte de la maison, il attendait que je rentre de l'école, il m'attendait devant la grille, et il m'empêchait de passer... Je devais lui dire mon nom : Jessica Vincent, et alors seulement il me laissait passer...

LOURDES: C'était une blague que ton frère te faisait.

JESSICA: Bien sûr, mon demi-frère. Je devais lui dire mon prénom et <u>mon</u> nom, parce que lui il en avait un autre, il était adopté.

LOURDES: Qu'est-ce qu'il y a de mauvais dans l'adoption? Nous vous avons consulté, ton père et moi nous avons parlé avec vous deux, et vous étiez d'accord...

JESSICA: J'avais six ans. Et Sébast trois, maman.

LOURDES : Et alors ? Les personnes sensibles comprennent ces choses depuis toutes petites, même avant de naître, quand ils sont encore dans le ventre, n'est-ce pas docteur ?

JESSICA: Emilio était très grand, quand vous l'avez adopté il avait déjà 25 ans, et un aspect...

LOURDES: Bolchevique.

JESSICA: Un garçon de cet âge n'a plus besoin d'une famille, mais d'autre chose. Et ça a empiré avec la maladie, l'éléphantiasis.

LOURDES: Non, Emilio a guéri très vite avec les massages, il n'a presque pas eu de séquelles...

JESSICA : Oui, les massages... Avec cette excuse il a fallu lui faire des massages, non ? Tous genres de massages...

LOURDES: Assez, Jessica.

JESSICA: Quoi assez ? Tu voulais me faire parler ? Très bien. Tu t'es mariée avec ton fils, maman! Avec ton fils adoptif! Papa est mort et tu t'es mariée avec lui! C'était déjà dans tes plans, ou c'était de l'amour maternel, hein ? Nous... Sébast et moi... on

a dû vivre avec ça, la nuit en passant voir Emilio dans ton lit, vous entendre faire la liste de courses pour la Migros¹⁹, tout, tout ça, tu comprends ?

LOURDES: C'est ça que tu voulais me dire depuis toutes ces années? (A tous les deux.) C'était ça? Emilio avait 25 ans quand ton père et moi nous l'avons adopté! Nous sommes des adultes! Qu'est-ce que c'est que ça? Un interrogatoire entre personnes adultes? Tout ça n'a rien à voir. Ceci n'est pas un sujet inconscient, et nous sommes en train d'essayer de sortir de l'inconscient quelque chose qui nous intéresse tous...

JESSICA: Bien sûr, la clef! C'est la seule chose qui nous intéresse tous? Non, maman?

LOURDES: (Définitive.) J'ai pris une décision : que j'obtienne ou non les papiers, je pars vivre à Miami. En tant que famille nous avons échoué, nous sommes en train de l'assumer ici, maintenant, nous sommes tous grands, nous avons tous une profession...

SÉBASTIEN: Moi j'en ai pas, maman.

LOURDES: Je vous demande gentiment, juste un petit peu de mémoire pour trouver la clef et après on ne se voit plus jamais, si c'est ce que vous voulez.

JESSICA: Ce n'est pas qu'on ne veut pas la trouver... c'est qu'elle n'est pas là.

LOURDES: Tu ne veux pas la trouver, tu n'as jamais rien voulu ni d'Emilio, ni de moi, c'était la clef d'Emilio, donc : tu ne veux pas la trouver. Je n'ai pas besoin d'un thérapeute, moi, pour comprendre ça.

JESSICA: Très bien, maman : faisons une nouvelle journée.

THÉRAPEUTE: Oui, je suis d'accord. La nécessité vient de pointer, c'est bien.

JESSICA: Non, une nouvelle journée de recherche. Pour chercher la clef.

THÉRAPEUTE: lci il y a des problèmes de disfonctionnement. (À Jessica.) Toi, tu as des problèmes. (Il pointe du doigt un a un.) Et toi. Et toi. Tous différents... mais ce sont tous des problèmes.

SÉBASTIEN: Oui...Moi je voudrais...vous demander quelque chose, une chose à moi, ça n'a rien à voir avec le disfonctionnement... c'est personnel, peut-être que tout à l'heure on pourrait...

THÉRAPEUTE: Ça a à voir avec ton identité sexuelle?

LOURDES: Je vois qu'on multiplie les problèmes au lieu de les résoudre. Je viens parler d'une clef, qui est un petit objet, concret, et je dois écouter des accusations rétrogrades de la part de mes enfants, je regarde comment on multiplie les problèmes... Et moi je veux m'en débarrasser. Je veux me débarrasser d'un problème. Payons.

SÉBASTIEN: Comment ça se passe? On doit tous payer? Les filles, moi je n'ai pas d'argent.

JESSICA: Moi je n'ai pas de monnaie, je n'ai qu'un billet de 50 francs²⁰.

THÉRAPEUTE : Oui, c'est 50 francs.

LOURDES: Donne-le lui, je te rembourse après.

THÉRAPEUTE : Les histoires d'argent, arrangez-les entre vous.

LOURDES: Vous ne pouvez pas être indifférent aux histoires d'argent. Elle n'a pas confiance en moi pour me prêter 50 francs.

JESSICA: Ce n'est pas que je n'ai pas confiance, c'est que je suis en retard pour la répétition, je dois prendre un taxi et je ne peux pas rester sans liquide.

LOURDES: Tu n'as pas confiance en moi! Tu ne me crois pas!

JESSICA: Vous voyez? Elle réagit à tout comme ça, on ne peut rien lui dire.

SÉBASTIEN: Elle est impossible.

LOURDES: C'est le monde à l'envers.

SÉBASTIEN: Ou bien... elle prend une douche, et elle laisse plein de poils dans la baignoire.

JESSICA: Elle est sale.

SÉBASTIEN: Elle ne nous a jamais encouragés en rien, dés qu'elle peut elle te mine.

JESSICA: Et ne se rend pas compte.

SÉBASTIEN: Quand elle missionnait pour les catholiques, elle nous créait des confusions terribles, on était petits, j'étais petit...

JESSICA: Elle est instable... Tout la fatigue, alors elle ne fait rien, elle ne finit rien. **SÉBASTIEN**: Et elle m'a fourgué la peur de l'enfer. Et j'associe l'idée de l'enfer à l'idée de la sexualité, du sexe, qui est quelque chose.... de normal, et bon.

La crise s'arrête par un silence d'outre-tombe, un long silence, dans lequel Sébastien résonne plus que nécessaire, du moins pour son goût.

JESSICA: Vous avez la monnaie?

THÉRAPEUTE: Moi je n'ai pas un sou. Je fais ça parce que j'aime bien, j'ai le diplôme et tout, mais l'argent je le gagne ailleurs. J'ai travaillé dernièrement dans une école, près d'ici, en vendant le Morpion²¹ aux instits, mais elles ne m'ont pas payé et on s'est disputé... Il paraît qu'elles endoctrinent les enfants pour qu'ils ne jouent pas. Et ça vous ruine. Les enfants apprennent ça dès l'enfance, et alors ils ne vont jamais parier dix francs. Si c'est la maîtresse qui le dit... « Ne joue pas au Morpion, ne joue pas au Morpion... » « C'est la maîtresse qui le dit, c'est la maîtresse qui le dit ». Elles vous ruinent.

LOURDES: (Sans le juger.) Comment? Le Morpion?

THÉRAPEUTE: On va faire une chose : tu me donnes ce billet, moi je considère que j'ai été payé, mais je peux parier pour toi sur des numéros et comme ça on est tous gagnant. Et si les numéros sont bons, je te raconte même pas.

JESSICA: (L'idée semble bonne à tout le monde.) D'accord, il faudrait voir quels numéros on choisit.

THÉRAPEUTE : Ceux que tu voudras.

JESSICA: Le cinq...

THÉRAPEUTE : Les doigts de la main.

JESSICA : Le cinquante un. THÉRAPEUTE : Le pastis. JESSICA : Le vingt-deux THÉRAPEUTE : Les flics.

JESSICA : Le vingt-quatre.

THÉRAPEUTE : Le bourriquot.

JESSICA: Quoi?

THÉRAPEUTE: Le bourricot, l'âne.

JESSICA: Non, pas celui-là.

LOURDES: Bien sûr, c'est pas la peine. Docteur, vous avez la braguette ouverte.

THÉRAPEUTE: Le quatre-vingt-huit a une bonne chance.

JESSICA: Qu'est-ce que c'est? **THÉRAPEUTE**: Le Pape. ²²

LOURDES: Ah... c'est comme... non, rien.

JESSICA: Très bien, je vais retirer de l'argent au distributeur, en espérant qu'il y en a

encore.

LOURDES: Tu vas où? **JESSICA**: A la répétition.

LOURDES: De quoi ? Qu'est-ce que tu répètes ?

JESSICA : Avec Elyse. LOURDES : Quelle Elyse ?

JESSICA : La chorégraphe, qui est venue de Berlin. J'ai de l'argent, maman. (Elle

s'en va.)

LOURDES: C'est terrible, on ne me raconte jamais rien! Je ne sais pas si elle est avocate, ni où elle dort, ni ce qui s'est passé avec l'autre petit merdeux de rouquin plein de boutons, je l'ai même trouvé une fois en train de se masturber sur le canapé du salon. Et toi Sébastien?

SÉBASTIEN: Hein?

LOURDES : Tu dis que tu n'as pas de métier : qu'est-ce qui s'est passé avec celui que tu avais commencé ?

SÉBASTIEN : Non... C'était compliqué, à un moment ils ont commencé avec les partiels, les examens, et moi ce qui me plaisait c'était les câbles, le coté technique....

LOURDES: Et pourquoi tu n'as pas continué si ça te plaisait?

SÉBASTIEN: C'était compliqué, maman. (Il se brise émotionnellement.) Tout s'est compliqué.

Noir.

SCENE 7 PRISON

Dans une prison. Salle des visites.

Le thérapeute s'occupe de Régine, une femme élégante, un peu survoltée. Il lui montre une feuille, à distance.

Une agent pénitentiaire en uniforme, l'agent Mélina Martin, est menottée à Régine, par sécurité, mais aussi sans raison.

RÉGINE: Vous croyez que je suis folle, docteur? Ce que j'ai c'est que je suis triste parce que je suis en prison, et parce qu'on me donne des médicaments, et parce que j'étais déjà triste avant d'être en prison, et que moi, je n'ai tué personne.

MÉLINA: On a tué un ami à elle... Emilio...

RÉGINE: Mon amant, Mélina. Ou avoir un amant est une raison pour aller en prison?

MÉLINA: Et on a aussi trouvé mort un homme qu'elle gardait à l'hôpital...

RÉGINE : Ça fait déjà une semaine de tout ça, sans aucune preuve, ni rien, et moi toujours ici, interrogée.

THÉRAPEUTE : Qu'est-ce qui s'est passé ?

RÉGINE: Vous voyez ? Qu'est-ce qui s'est passé avec quoi ? Avec Emilio ? On a discuté. A propos de quoi ? Toujours les mêmes choses. J'ai pris mon antidépresseur, avec de l'alcool, combien ? : la moitié d'un pichet, et je me suis endormie. Qu'est-ce qui s'est passé ? Il paraît que pendant ce temps, Emilio a roulé dans l'escalier, est-ce que je le savais ? Non, je ne le savais pas. Comment j'aurais pu le savoir puisque je dormais médicamentée et triste ?

THÉRAPEUTE: D'accord... Et qu'est-ce que vous voyez ici?

RÉGINE: Un canoë.

THÉRAPEUTE: Oui, oui! C'est un canoë!

MÉLINA: Oui, c'est un canoë!

THÉRAPEUTE: Vous n'êtes pas folle. **RÉGINE**: Ça je le savais déjà, docteur.

THÉRAPEUTE: Pour moi, le travail est terminé. Qui va me payer mes 35 francs²³,

ici?

MÉLINA: Elle n'est pas folle?

RÉGINE: C'était bien un canoë, Mélina!

THÉRAPEUTE: Et qu'est-ce que vous voyez, là?

RÉGINE : Et qu'est-ce que je peux voir d'autre ? Une dame, toute coucounée près du poêle à bois, ça c'est le bois, elle refuse une Bible que lui offre cette bonne sœur. Elle la refuse, lui dit, non ! Quand je vois, c'est parce que je vois, et quand je ne vois pas, c'est parce que je ne vois pas ! Mélina, c'est vous qui avez comploté tout ça ? (Mélina fait non de la tête.) Qu'est-ce que vous voulez me prouver ? Que parce que quelqu'un refuse la parole de dieu c'est un assassin ? Vous voulez qu'on en discute ? Attention parce que je peux vous écraser comme des merdes, hein ? Premièrement....

THÉRAPEUTE : Cette histoire... que vous voyez. Vous la voyez ici, ou c'est votre histoire ?

RÉGINE : Comment ? C'est comme ça que ça fonctionne la psychologie ? C'est ce que vous en pensez ? Très bien. Vous voulez que je devienne violente.

MÉLINA: Peut-être que la dame (elle la désigne sur la feuille) ne refuse pas la Bible...

RÉGINE : (Elle met la feuille dans l'autre sens.) Ça c'est le bois !

MÉLINA: Bien sûr... ce qu'elle dit c'est « pas maintenant, je suis fatiguée »

RÉGINE: Et quelle est la différence ?

MÉLINA: Afin de convaincre les autres de sa propre innocence, on préfère se montrer pieux...Catholique... ou chrétien, je ne sais pas. On doit se...

RÉGINE: C'est qui « on » ? C'est de moi que tu parles ? Tu es bête ? (Pause, dans laquelle on vérifie que la réponse à cette question est affirmative.) Ah, tu es bête. (Signalant Mélina.) Ce test révèle le pire de chacun! (Le thérapeute la regarde fixement.) Quoi ? Voyons. Comment allez-vous prouver que j'ai aussi tué le mec des Cubaines.

THÉRAPEUTE: Les Cubaines?

RÉGINE: Oui, le mec de l'hôpital. Monsieur Roviro. La semaine dernière. Qu'est-ce qui s'est passé ? J'avais encore discuté avec Emilio. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis sortie marcher un peu. Par où je suis descendue ? Par l'avenue Général Guisan. Est-ce que j'avais quelque chose en particulier ? Oui, j'avais un chien. (Le petit appareil de Mélina sonne.) Tu pourrais éteindre ça ?

MÉLINA : Non, ce sont de normes de sécurité. Imagine que tu me dises « regarde le petit oiseau »...

RÉGINE: Comment je vais te dire de regarder un...?

MÉLINA : « Regarde cette grive sur la grille », moi je regarde, et toi, tu me prends l'arme et tu nous tires une balle à chacun... et tu t'enfuis déguisée en fournisseuse. Je dois communiquer par intervalles...

RÉGINE: Docteur, je suis entre les mains de gens débiles.

THÉRAPEUTE: Qu'est-ce qui s'est passé cette nuit-là, Régine?

RÉGINE: Je continue de marcher, et par malheur, comme j'étais un peu sonnée, j'ai failli me faire écraser par un bus. Quel bus ? Un bus plein d'étudiants qui rentraient des sports d'hiver. Que font les ados ? Ils commencent à me gueuler dessus : connasse, connasse ! Il était deux heures du matin, pas âme qui vive, et eux qui me gueulent dessus, alors ça a beaucoup troublé le chien, et il s'est détaché de sa laisse, et qu'est-ce qu'il a fait ? Il a mordu le premier type qui passait, qu'est-ce qu'il pouvait faire, le pauvre ? Un petit chien de race, tout petit comme ça, maintenant sacrifié.

VOIX DU PERE DE CECILIA ROVIRO : (Au même temps que Régine.) Un petit chien, Ceci... Qu'est-ce qui va m'arriver?

RÉGINE: C'était un vi... une personne âgée. Bon... moi je les appelle « les vieux », vous pardonnerez. Il lui a mordu la jambe, une mer de sang. Je me suis dit : qu'est-ce que je fais ? Parce que n'importe quelle pétasse l'aurait laissé dans la rue, et se serait cassée. Mais moi je me suis dit : « Je l'emmène à l'hôpital ». Et je l'ai emmené aux

urgences, on l'a mis en réanimation, pas à cause de la morsure, parce que ça c'était quelque chose de superficiel qu'on a cousue tout de suite, mais pour d'autres raisons. Les gens meurent pour des tas de raisons, Mélina, et l'histoire du chien c'est un accident qui peut nous arriver à tous.

MÉLINA: Bien sûr, ça peut arriver...

THÉRAPEUTE : Il est mort de quoi, ce monsieur?

RÉGINE: Je suis restée près de lui quelques jours. Par culpabilité, par angoisse, je n'en sais rien. Des fois c'est bien de faire des choses sans attendre de récompense...

THÉRAPEUTE: (En prenant note de quelques phrases qui lui semblent dignes d'attention, et qui répétera à voix haute.) « Je n'en sais rien»

RÉGINE: Des choses que – par paresse – on ne fait pas souvent. J'y allais tous les jours de trois à six, pendant les horaires de visites, lui était inconscient, est-ce qu'il sentait ma présence ? (À Mélina.) Je ne sais pas....

MÉLINA: L'histoire des Cubaines...

RÉGINE : Ah, oui. C'est là que sont apparues les deux Cubaines, très jeunes, à la peau... comment on dit ?... mate ?

MÉLINA: Des négresses de banlieue?

RÉGINE: Non... Deux matrones pleines de rythme. Je leur ai demandé qui elles étaient, et elles m'ont demandé qui j'étais. Je ne leur ai pas dit que j'étais la propriétaire du chien, j'ai eu peur. Le fait est que je ne prenais plus la main du vieux quand j'étais dans la chambre. Je regardais la télévision, je faisais l'idiote, et elles, elles parlaient de leurs trucs en toute tranquillité, avec cet accent.... des choses banales, elles ne parlaient même pas de choses de Cuba, une connerie après l'autre tout le temps. Je ne sais pas qui elles étaient, mais, pourquoi vous n'allez pas chercher les deux Cubaines plutôt que m'arrêter moi, qui n'ai rien à voir avec tout ça ? Et qui vous ai déjà tout expliqué, Mélina!

THÉRAPEUTE : Et le vieux...

RÉGINE: Un jour j'arrive et on me dit qu'il n'a pas passé la nuit, qu'ils lui ont débranché je ne sais plus quoi, que tout l'hôpital était soupçonné : médecins, visiteurs, tous. Je leur demande des nouvelles des cubaines. Quelles Cubaines ? Quels tambours ? Personne ne sait rien des cubaines, maintenant. Deux négresses avec un cul de cette taille, s'il vous plait!

THÉRAPEUTE: J'imagine bien.

RÉGINE : Non, imaginez-le, parce que je vous assure que ce n'est pas une image évanescente. Qu'on les cherche. Mais non. Que fait la police à la place ?

MÉLINA: Eh bien, Régine... On additionne deux plus deux... Le monsieur que tu gardes à l'hôpital meurt, tu accuses des filles qui n'existent pas... Ton fiancé meurt chez toi....

RÉGINE: Mon amant.

MÉLINA : ...tu mets deux jours à déclarer la mort de ton fiancé...

RÉGINE : Je dormais ! On ne peut pas dormir sans être accusé de quoi que ce soit ? Regarde le petit oiseau, Mélina, regarde.

Mélina obéit, et après elle se rend compte de sa bêtise.

RÉGINE : Je voulais vous demander, docteur, si vous ne pourriez pas me faire une ordonnance pour les antidépresseurs.

MÉLINA: Moi je te les trouve. C'est lesquels? **RÉGINE**: Qu'est-ce que tu vas me trouver?

MÉLINA: Mais oui...

RÉGINE: Je ne crois pas, c'est de la drogue.

MÉLINA: Mais oui, c'est beaucoup plus facile de trouver ça ici

INTERCOM: Sergent Mélina Martin, je suis en train d'écouter toute la conversation. **MÉLINA**: Yamil? C'est toi? Je ne suis pas en train de proposer de la drogue.

Yamil?

RÉGINE: Vous avez écouté la conversation ? Allez chercher les cubaines alors, et rendez-moi mes affaires, Jazmine.

INTERCOM: Sois pas conne, Mélina. J'ai une autre visite pour la dame. Je la fais rentrer?

RÉGINE: Une visite pour moi, Jazmine? **MÉLINA**: Yamil, c'est l'agent Yamil Mirabal.

RÉGINE: C'est l'avocat, Jazmine? **INTERCOM**: C'est une famille. Over.

RÉGINE : Une famille ? Quelle famille ? Moi je n'ai pas de famille. Bon, allez, qu'ils rentrent. Je n'en peux plus, docteur. Chaque minute, une nouvelle activité.

Entrent Lourdes, Jessica et Sébastien.

THÉRAPEUTE: C'est une famille que je connais, c'est moi qui les analyse.

LOURDES: C'est toi l'autre?

RÉGINE: Moi?

LOURDES : C'est toi qui l'as tué ?

RÉGINE: Je n'ai pas à donner d'explications. Tu es qui, toi ?

JESSICA: Nous voulons la clef.

SÉBASTIEN: Sans rancune, on sait que vous étiez la maîtresse de mon père, de

mon frère, Emilio, et lui il est mort.

RÉGINE: Oui, je sais bien. S'il n'était pas mort, vous croyez que je serais ici?

SÉBASTIEN: Ce n'est pas que vous l'auriez tué, mais...

RÉGINE: Je ne l'ai pas tué!

LOURDES: Et pourquoi t'es en prison?

SÉBASTIEN: Nous avons besoin de la clef du coffre qui est à la banque Fortis.

RÉGINE : Tu vois ? Tu n'en as rien à foutre d'Emilio, la seule chose que tu veux c'est de l'argent.

LOURDES: Comment ça rien à foutre? Tu penses que je suis conne? Que je ne voyais pas comment il m'échappait, jour après jour? Que je ne sentais pas ton Anaïs-Anaïs sur sa veste? Que je ne voyais pas ta crasse sous ses ongles? Tu n'imagines

pas jusqu'où j'ai souffert? Elever un enfant pour l'aimer comme un mari, et tout perdre de cette façon!

RÉGINE: Il est arrivé à moi en homme libre, Lourdes. Tu ne peux pas analyser ça avec moi, moi qui suis détruite.

LOURDES: Je ne veux rien analyser, moi. Tu dois comprendre que tu vas pourrir ici et pendant que tu pourris ici moi je veux refaire ma vie, je suis encore jeune. Tu m'as détruit la vie et maintenant tu veux me ruiner encore une fois.

SÉBASTIEN: Maman, tu ne peux pas passer ta vie à essayer toujours de recommencer... tu dois te contenter de quelque chose... avec quelque chose... Docteur, dites-lui se comporter comme... comme la mère qu'elle n'a jamais été.

JESSICA: Nous voulons savoir si tu sais quelque chose à propos d'une clef, c'est tout.

RÉGINE : Et comment je ne le saurais pas ? Emilio ne faisait que parler de ça tout le temps.

JESSICA: De la clef?

RÉGINE: Bien sûr, la clef. Il lisait ce livre, mille et une fois, on aurait dit qu'il voulait l'apprendre par cœur. Il disait qu'il voulait le tourner, il me demandait de l'argent pour les VHS...

MÉLINA: Quel livre?

RÉGINE : Ce livre... Le « Livre des morts ». Je ne sais pas pourquoi je le lui ai offert. Pour notre anniversaire.

LOURDES: Un an?

RÉGINE: Deux. Je l'ai trouvé en solde parmi les bouquins de Paco Rabanne²⁴, au milieu des bougies artisanales. Et une semaine plus tard il ne faisait que parler de la clef. « La clef qui ouvre le royaume des morts », il disait. « La clef qui réconcilie les vivants avec les morts » (On entend des voix bizarres, en différentes langues, certaines quasi inutiles dans ces latitudes, d'autres déjà oubliées.)

LOURDES : Non. Quels royaumes ? Je te parle de la clef du coffre de la banque Fortis.

RÉGINE: Je n'en sais rien, moi.

JESSICA: Il t'a dit où est-ce qu'il l'avait mise?

RÉGINE : Je ne sais pas. Il a parlé d'un coffre, d'une somme, il a dit qu'avec ça on allait partir à Cancun, mais il ne s'est jamais décidé. Il n'arrivait pas à te quitter, Lourdes. Il avait peur que tu fasses une folie.

LOURDES : Quelle folie ? Est-ce que j'ai une tête de folle, docteur ?

THÉRAPEUTE: Non. Dans certaines sociétés organisées autour du capitalisme effréné nous ne devrions plus parler de folie mais de simple adaptation.

RÉGINE: Il disait que s'il te quittait pour venir vivre avec moi, toi tu allais te suicider. Que tu l'avais menacé plusieurs fois avec ça. Qu'une fois tu avais pris de la mort-auxrats.

SÉBASTIEN: Maman?

Lourdes pleure.

JESSICA: Viens, maman, rentrons à la maison.

Sébastien et Jessica sortent Lourdes de la cellule et s'en vont. Pendant qu'ils sortent, on entend Lourdes murmurer quelque chose d'inintelligible, en désignant le Thérapeute.

JESSICA: Non maman, je ne peux pas lui demander s'il a gratté le... le... **SÉBASTIEN**: Viens, maman, allons à la maison, je vais te faire un thé.

Ils sortent. Pause. Régine scrute Mélina et le Thérapeute à tour de rôle.

RÉGINE: Non, ne me regardez pas comme ça, comme si c'était aussi de ma faute. Elle au moins, elle déprime et rentre chez elle, et si elle veut elle s'injecte une éponge dans les veines, mais moi je ne peux même pas rentrer chez moi. (Elle s'assoit lourdement, Mélina toujours à son coté, quelque chose dans leur position est identique à celle de Dudi et Annabelle dans la chorégraphie, de fait, on commence à entendre la musique de celle-ci car la scène se fondra avec la suivante : une nouvelle répétition des danseuses.) Chez moi. Dans la cuisine Il doit encore y avoir les Cœurs de France d'Emilio. Toutes les plantes ont dû mourir. Ceux de l'agence ne doivent pas les arroser, plus personne ne fait rien pour les autres de nos jours. Il n'y a que moi, comme une conne, avec le vieux à l'hôpital.

MÉLINA: Tu veux que je passe chez toi pour arroser les plantes?

RÉGINE: Tu pourrais?

MÉLINA: Oui.

RÉGINE: Et tu m'apporterais le courrier?

MÉLINA: Oui.

RÉGINE : Je te note l'adresse. Tu sais où se trouve l'avenue Général Guisan ?

Non. Mélina ne sait pas. Noir.

SCENE 8 Danseuse remplacee

Un plateau de répétition, le même que SCENE 3. Tout est dans le même état, seulement que maintenant Annabelle a été remplacée par quelqu'un d'autre : Marcia. Elle est habillée avec des hauts talons, vêtements de ville, sac à main et aussi un sac en plastique de supermarché avec des clémentines en promo. On pourrait avoir l'impression que Marcia travaille avec le groupe pour la première fois, et qu'elle est en train de passer un essai pour la chorégraphie. Et c'est la vérité

Marcia fait comme elle peut, mais les trois autres ne l'aident pas beaucoup à comprendre qu'il n'y a pas de chorégraphie, qu'il y a un supposé – et incertain – Moment du Père et qu'à la base il n'y a rien à faire. Elles ont progressé, un peu, dans la vaine complexité de la chorégraphie. Maintenant, par exemple, au moment ou Betiana fuit vers la petite chambre pour s'y enfermer, elle marmonne : Pas en bas ! Pas en bas ! Et Dudi a un moment intense dans lequel elle crie : « Ouchy ! ». ²⁵ Mais en dehors de cela, elles sont loin d'avoir tout compris. Après le baiser final entre Dudi et Marcia, un baiser dépouillé, Dudi – qui aimait en silence Annabelle – regarde vers l'endroit où on suppose qu'Elyse se trouve, et éclate en sanglots.

DUDI: Elle est où Annabelle?

ELYSE: (Elle arrive depuis la salle, et les observe en silence.) Bien. Très bien le moment de « Pas en bas, pas en bas! » Bien. (Elle prend sa tête dans ses mains et s'en va.) Maintenant je dois partir très vite... À une rétrospective. (Elle sort.) Taxi!

MARCIA: Moi je me suis sentie bien. Oui. Bizarre, mais bien. C'est un boulot super intimiste. Au bord. Elyse là, est super extrême, elle a une intuition géniale pour pousser au dépassement! Je vois que vous y êtes allées a fond et... Vous avez travaillé les quatre éléments ? (À Dudi.) Toi, tu es terre ? Vous pourriez me donner la partition ? (Toutes les trois nient à peine de la tête, certaines ne la regardent même pas. Ce n'est pas qu'elles soient méchantes, c'est seulement qu'elles sont épuisées des incertitudes de l'art du geste virtuel) Comment vous avez commencé ? (À Betiana.) À quel moment tu pars, toi ? Et toi, avec les collants rouges, tu as un top dans la musique ? Ou bien vous comptez ? (À Dudi.) Je n'ai pas bien compris ce que tu voulais me dire, Dudi. Vous n'avez pas de partition ? (Dudi s'en va.) Ok, je veux bosser, mais on n'est pas obligées d'être copines.

JESSICA: Il n'y en a pas. (À Betiana.) Tu es venue en voiture?

BETIANA: Oui, je te dépose.

MARCIA: La structure est vraiment super. (*Personne ne la regarde.*) Ok, les filles, pour moi c'est un travail, je dois vivre de quelque chose, et si c'est de la danse, très bien, moi j'aimerais bien danser...

BETIANA: Oui, nous aussi on aimerait bien.

MARCIA: On m'a appelée, et me voilà, je suis venue, point final. J'ai des factures à payer.... alors... C'est-à-dire, le boulot se fera de toute façon, non?

BETIANA et JESSICA: Oui.

MARCIA: Très bien. On va partir en tournée, non ? et ça c'est génial. C'est des sous, et aussi des paysages. (*Betiana et Jessica commencent à partir.*) On se voit mardi.

JESSICA: (Avec une résignation et une fatigue indescriptibles.) Non, lundi.

BETIANA: A sept heures pile.

MARCIA: Ah. Vous allez vers où?

BETIANA: Vers... (Elle ne peut préciser aucun endroit, toutes les deux sont au bord

de l'évanouissement.)

MARCIA: Vous m'emmenez?

Au moment de partir, Jessica et Betiana voient qu'Annabelle, furieuse, arrive dans leur direction. Elles s'arrêtent terrifiées.

Très bien, vous me lâchez quelque part et moi après je me débrouille pour trouver un bus qui me rapproche. J'allais prendre un taxi mais je n'ai pas un sou. En plus, l'autre jour il pleuvait comme vache qui pisse, j'ai pris un taxi de Lausanne à Renens²⁶ et il me fait payer vingt-huit balles²⁷, il n'a pas honte. Je lui dis de prendre par Malley²⁸ et non, il fait un détour par Chauderon²⁹ et après il me demande de payer la différence. Parce que normalement je paie vingt, au pire vingt-cinq.³⁰

Les deux autres s'arrêtent devant la porte, pour éviter qu'Annabelle et Marcia se croisent.

ANNABELLE: Salut. (Voyant Marcia.) C'est elle?

MARCIA: Et quand on voit que tu es blonde, on te prend pour une conne... Salut.

Qu'est-ce qui se passe?

ANNABELLE: C'est toi qui me demandes ce qui se passe, salope?

MARCIA: Laisse-moi passer. Je ne te connais pas. **ANNABELLE**: Tu veux me connaître, connasse?

Sans grand préavis elles commencent à se battre sauvagement, comme des catcheuses dans la boue. En hurlant.

Betiana et Jessica se lamentent à distance, mais ne parviennent pas à intervenir. On voit Marcia prendre une pierre dans la rue et frapper Annabelle plusieurs fois de suite avec, hurlant :

MARCIA: Je veux être danseuse, je veux danser, je veux bosser, tu comprends espèce de jument ? Ou je te fais un dessin ?

La scène est dantesque. Heureusement on n'en voit pas beaucoup, car elle a lieu derrière la fenêtre.

Les hurlements continuent.

Noir.

SCENE 9 FÊTE

Lourdes montre l'appartement à Rosa Lozano.

ROSA: Voyons si je vous ai bien compris, madame. Vous voulez vendre plus ou moins bien ou à un prix désespéré ?

LOURDES : Non, ma grande, tu ne comprends pas ce que je te dis : je suis désespérée, mais je veux vendre bien. Tu sais ce que je veux? Que tu regardes bien autour de toi, que tu voies les valeurs réelles de cet appartement, et que tu me fasses une estimation. Que tu me dises si avec tout ça je peux régler toutes mes questions ici et me barrer à Miami avec le fric.

ROSA: D'accord, je prends note de tout ce qui me semble attrayant pour un acheteur potentiel,

> **JESSICA (OFF):** Sébast! Tu regardes dans la petite pièce s'il y a un fil VCR à petite goupille?

mais la vérité c'est que ça n'achète pas beaucoup.

SÉBASTIEN (OFF): Attends, je me change et j'y vais.

lci il y a une autre pièce?

LOURDES: Oui, fais attention guand tu entres, c'est plein de matériel technologique de vidéocassettes partout.

> JESSICA (OFF): On n'arrive pas à brancher le karaoké.

> **SÉBASTIEN (OFF):** Et tu t'en rends compte maintenant?

Emilio faisait des films, il voulait en faire, enfin, un gaspillage d'argent.

> C'est super tard, les gens vont commencer à arriver.

> **JESSICA (OFF):** Justement, je veux installer un peu de musique, et Annabelle a loué ce karaoké.

Je ne sais pas ce que je vais faire de tout ça, ils me permettent de partir seulement avec 20 kilos.

sempiternellement habite

(Elles entrent dans la petite pièce où ANNABELLE (OFF) : Attends, Jessy. Et l'esprit si on finissait d'abord la retranscription et d'Emilio.)

Oh, regarde celle-là...

EMILIO: C'est une bonne ébauche, celle-là. Je suis en train d'essayer de lui donner une forme.

LOURDES: If y a des centaines de cassettes. (On sonne.)

ROSA: Enfin, j'adorerais regarder les vidéos, mais comme je suis en train d'estimer...

LOURDES: Non, en plus je ne te l'ai pas proposé... (On sonne à nouveau.) On sonne! Tu sais, je veux que tu observes les dimensions propres de la pièce en elle-même, sans tous ces objets. Sébastien! Tu ouvres?

Il y a aussi une petite salle de bains, regarde.

Rosa et Lourdes sortent de la petite pièce. En même temps, Sébastien ouvre la porte d'entrée. C'est Vanessa Lastri.

ROSA: Tu me montres maintenant la distribution des chambres ?

LOURDES : Viens, c'est en haut. C'est un bazar parce que ma fille fait une fête.

SÉBASTIEN: Salut.

on utilise le câble du magnéto après ?

JESSICA (OFF): C'est comment, la goupille?

ANNABELLE (OFF) : C'est une standard. Multi-goupille.

JESSICA (OFF): Ok, donne-moi que j'essaie.

SÉBASTIEN: J'arrive!

JESSICA: Il en reste beaucoup?

ANNABELLE (OFF): Rien, la conférence de Mayenburg, c'est en allemand, je te dicte et on liquide l'affaire, demain je la passe au propre et on la vend à la sortie de la Fac.

JESSICA: Ok, vas-y, dépêche-toi pendant que je me change.

Tu aimes cette jupe?

ANNABELLE: (Elle apparaît, on voit qu'elle est couverte de mille bandages et qu'elle a un bras en écharpe après la

sanglante bagarre avec Marcia.)
Ouah, elle est minuscule.

VANESSA LASTRI: Salut.

Pardon. Je suis en avance.

SÉBASTIEN: Ça va, t'inquiète pas. Viens, entre, on n'a pas encore fini, je vais mettre une chemise.

LOURDES: Ecoute, Jessy, vous ne pouvez pas faire ça ailleurs? On est en train d'estimer.

ANNABELLE: T'inquiète pas, on en a pour une seconde, et après je t'aide à ranger.

JESSICA: D'accord, attends, on descend tout. (Elles descendent, Jessica voit Vanessa, qu'elle n'aime pas du tout.)

VANESSA LASTRI: (A Jessica.) Salut. J'ai apporté du Martini. Elle monte. Avec Sébastien.

Annabelle, avec une énorme difficulté et avec sa seule main libre, installe le petit magnétophone. Elle le manipule, et on entend une voix en allemand, la voix d'un certain Mayenburg qui donne une conférence. Il paraît que Jessica et Annabelle, de temps en temps, travaillent en retranscrivant des cours de la faculté pour vendre leurs notes aux étudiants.

Annabelle traduit et dicte à Jessica, qui essaie de passer au propre les notes, pendant qu'elle finit de se maquiller et de s'habiller pour la fête.

VOIX DE MAYENBURG : Was ist ein Paradigma? Wie dem auch sei; ist es etwas Gutes?

ANNABELLE: « Qu'est-ce qu'un paradigme? »

JESSICA: (Elle note.) « Qu'est-ce qu'un... paradigme? »

ANNABELLE: Mets ça comme titre. « Et, en tout cas, est-ce une bonne chose? »

JESSICA: Ça je le note, ou c'est toi qui le dis?

ANNABELLE: C'est comme sous-titre. « Qu'est-ce qu'un paradigme / une bonne chose / une mauvaise chose ». Je continue. (Elle enclenche le magnéto.)

VOIX DE MAYENBURG : Stellen wir uns vor, daß die Idee, die an sich formlos ist, die Form eines Strudels hätte. Das hilft.

ANNABELLE : « Imaginons que l'idée, qui est informelle, a la forme d'un tourbillon. Ceci peut aider. »

JESSICA: ...de tourbillon... aider...

ANNABELLE : Un tourbillon comme... C'est-à-dire, « Strudel », ça ne fait pas référence au vent en soi, mais plutôt à la généralité, c'est comme quelque chose de remué, comme le chaos... Mais ce n'est pas « Wirbel », il dit « Strudel ». Mets tourbillon.

JESSICA : Je l'ai déjà mis. Mais Strudel c'est pas ce truc qu'on mange... ? Enfin, vasy.

VOIX DE MAYENBURG : Stellen wir uns nun, nur für einen Augenblick, einen Hund vor. Oder eine Hündin. Mitten im Strudel.

ANNABELLE : « Imaginons maintenant, pour un instant, un chien »... mets plutôt une chienne, « en milieu de tourbillon ».

JESSICA: ... <u>Au</u> milieu <u>du</u> tourbillon... Sébast! Tu peux mettre la bière au congélo? **VOIX DE MAYENBURG**: Stellen wir uns vor, daß dieser Hund/Hündin bellen könnte...

ANNABELLE: « Imaginons que ce chien/chienne puisse aboyer... »

VOIX DE MAYENBURG : ...In der Welt der Ideen ...

ANNABELLE: « ...Dans le monde des idées... »

VOIX DE MAYENBURG : ... dieses Universums in Miniatur, sich in einer Krise

befindend... Dieses Kosmos in Miniatur (kritisch), des Hundes/Hündin.

ANNABELLE: « ...de cet univers en miniature et en crise... » **JESSICA:** Attends, moins vite... L'idée, elle est propre au chien?

ANNABELLE: Attends, là on lui pose une question.

Lourdes et Rosa apparaissent à la fenêtre, dans la partie haute de l'appartement.

VOIX DE MAYENBURG: Aah, daß ist die gleiche Frage, die die Neoempiristen stellen.

LOURDES: Et regarde ce détail : si tu te mets là, de cet endroit tu peux voir tout le salon, et tu peux tout organiser.

ROSA: Oui, ça c'est très années quatrevingt.

LOURDES: Viens, je te montre la portebalcon. Ça, aujourd'hui, c'est de l'or.

Ja, in den Fällen auf die ich mich beziehe, ja. Und in denen, die keine Aufmerksamkeit verdienen.

ANNABELLE: « Oui, dans les cas que je décris, oui. Et dans ceux qui ne méritent pas d'attachement, non. »

JESSICA: Comment ça, « attachement » ?

ANNABELLE: Attachement, intérêt.

JESSICA: Mais, qu'est-ce qu'on lui a demandé? Mam, est-ce qu'on peut déjà monter?

LOURDES: Oui, je suis en train de montrer le balcon, arrêtez de remettre en

question tout ce que je fais.

Qu'est-ce qu'on lui a demandé?

ANNABELLE: Qui à qui? Je n'ai pas

enregistré les questions. **JESSICA**: Pourquoi?

ANNABELLE: J'ai mis pause. J'avais peur de ne pas avoir assez de bande. Je fais toujours comme ça.

JESSICA: D'accord, mais, tu ne peux Sébastien et Vanessa descendent.

pas reconstituer la question?

Il parle de quoi?

De philosophie, c'est un sociologue,

un vétérinaire, il parle de quoi ? Quelle question peuvent-ils lui poser?

ANNABELLE : On la déduit du contexte. haut.

Elles sortent.

VANESSA LASTRI: Ne me fais pas tomber, je me sens déjà assez bizarre.

SÉBASTIEN: Non, attends un petit peu, tu vas voir comment ça va monter...

Jessy, on va mettre de la musique.

VANESSA LASTRI: Tu as une musique **JESSICA**: Oui? Vas-y, on continue en qui fait tout oublier? Qu'est-ce que tu as ? Tu as Santana ? (Ils entrent dans la petite pièce. Quelques secondes plus tard ils en sortent, le volume de la musique est à fond.)

Maintenant les lumières vont et viennent, comme si cela rendait les fêtes beaucoup plus attrayantes. La musique ne permet d'entendre presque rien de ce qu'ils se disent. Tout au long du thème musical, de très brefs silences se produisent, dans lesquels on peut entendre le texte que Vanessa hurle.

VANESSA LASTRI: Non... C'est que toi, comme tous les hommes... (elle est couverte par la musique)

et tu dois sûrement penser la chatte comme un tout brut... (elle est couverte par la musique)

Ce n'est pas un pack. (Musique.)

Tu dois penser à chaque petite partie. (Musique.)

Si tu remues la main comme si c'était un porte-monnaie je ne vais jamais jouir. (Musique.)

SÉBASTIEN : (On ne l'entend pas, à cause de la musique.)

VANESSA LASTRI: Ne me parle pas de la pénétration comme si c'était la grande science de l'homme, d'accord ? (Musique.)

C'est-à-dire, ça va, chaque espèce fait ce qu'elle peut, *(musique)*

mais je te préviens – parce qu'on dirait que personne ne t'a mis au courant – *(musique)*

et seulement 5% des femmes ont vraiment des orgasmes vaginaux, 95% sont clitoridiennes. Alors, ne remue pas la main comme un animal. (Musique.)

La chatte n'est pas un donut en caoutchouc pour qu'elle te serre plus la bite, tu vois ? (Musique.) Tu es sagittaire, non ?

SÉBASTIEN: Quoi, tu vas partir?

VANESSA LASTRI: Aux toilettes, je vais aux toilettes. Tu me prépares un autre Martini avec ce truc que tu as mis dedans ? (Elle sort.)

SÉBASTIEN : Bien sûr. (Il reste sur place, très confus.)

Descendent Lourdes et Rosa.

LOURDES : Toi, réfléchis, fais les comptes que tu dois faire... tout ce que je te dis c'est que je vends tout et je me barre.

ROSA : Enfin, en fait c'est un calcul difficile, c'est une équation immobilière, pleine de facteurs.

Emilio surgit de l'obscurité et va directement vers elles.

EMILIO: Voilà ce que je voulais vous montrer. C'est une fable égyptienne, très ancienne, mais je veux la présenter dans une ambiance urbaine, contemporaine, sans la connerie de la pyramide et tout ça. Tu pars ? Je te connais d'où ?

ROSA: Bon, je vous appelle dans la semaine, quand il y aura moins de bruit.

EMILIO: Bien sûr, elle est à fond la fête. (Se référant à la vidéo.) On la regarde?

LOURDES: Non, mais ce n'est pas toujours comme ça, tu vois, c'est juste aujourd'hui parce qu'il se trouve qu'il y a une fête, autrement l'immeuble est super calme, note ça aussi... voilà, attends, je t'accompagne en bas pour t'ouvrir.

Elles sortent. Emilio essaie de les suivre, mais il découvre qu'il ne peut pas faire tourner la poignée et il reste dedans.

EMILIO: (A Sébastien.) Elle est à fond la fête... (musique)

...oui, un livre excellent, égyptien, ancien, c'est de là que j'ai tiré l'idée de base... (musique)

...on appelle Jessy et je vous la montre... (musique)

Je te demande si tu as vu Jessy. (Musique, on sonne.)

Jessica! Tu ne m'entends pas? (Sébastien et Emilio sortent et croisent Jessica, qui réapparaît en courant.) Ah, Jessy, vas-y, viens, je te montre quelques scènes du pilote.

Jessica descend ouvrir la porte à une Betiana euphorique.

JESSICA: Betiana! Salut!

BETIANA: Tu vas pas croire ce que je t'ai apporté! Ouvre-le! Ouvre-le! Je me le suis fait apporter de Berlin! Tu vas mourir!

Jessica ouvre le cadeau. C'est une affiche magnifique de la création de « Tambours et Barquettes », d'Elyse Bernard. Apparaît Annabelle.

JESSICA: Ah, je meurs! Merci!

BETIANA: Oh là là, Annabelle, on t'ai laissée comme une merde.

ANNABELLE: Non, ça va, je m'en sors plutôt bien. On ne m'a pas fait de plâtre parce que j'ai du calcium à revendre.

Elles vont vers l'intérieur, où la fête est à son apogée. Réapparaît Vanessa.

On finit le truc de Mayenburg, Jessy, ou je le fais toute seule ? Ça ne me dérange pas, tu sais ?

JESSICA (OFF): Attends, je le montre à Betiana, pour que tu voies que ce n'est pas parce que je suis vache que je te dis ça, simplement on ne te comprend pas du tout...

VANESSA LASTRI: Qu'est-ce qu'on disait? Tu veux pas qu'on s'asseye là, on va être plus tranquilles.

SÉBASTIEN: Vas-y.

Ils s'assoient de l'autre côté. Jessica jette un œil, puis ferme la porte et le bruit de la musique diminue, l'ambiance devient un peu plus intime. On continue d'entendre la musique, mais celle-ci n'est plus aussi perturbatrice.

VANESSA LASTRI: Je bois dans ton verre, je vois tes secrets. Attention, mon mâle.

SÉBASTIEN : Eh ? Je t'écoute et tu es en train de débiter des opinions sur les hommes en général, et je trouve ça dingue.

VANESSA LASTRI: Pourquoi?

SÉBASTIEN: Parce que, parce que. Parce que je t'ai invité toi comme une femme en particulier, je ne t'ai pas dit « on va à une fête, ça m'est égal d'y aller avec toi ou avec n'importe quelle femelle. »

VANESSA LASTRI: Bien sûr. Il y a une semaine tu ne me connaissais même pas, et aujourd'hui tu veux me baiser. Si ça n'est pas la même chose que de dire que n'importe quelle chatte plus ou moins bien serrée pour toi ça t'est égal...

SÉBASTIEN : Non, arrête... C'est la même chose. Comment je peux savoir que tu ne me veux pas aussi seulement comme un prototype de mâle et que ça t'est égal ce que je peux avoir en plus de... de ça... ?

VANESSA LASTRI : Fais pas l'imbécile. Je le sais. J'ai des intuitions.

SÉBASTIEN: (Complètement convaincu.) Ah.

VANESSA LASTRI: Tu sais bien. Des intuitions, des choses.

Emilio revient avec une vidéo.

EMILIO: La voilà.

VANESSA LASTRI: (Vanessa est la seule à pouvoir le voir.) Toutes les voix, tous les rituels.

(Maintenant elle parle au mort, ou à plusieurs fantômes invisibles.)

J'ai trop bu! Je ne veux pas vous parler! Vous êtes morts! Qu'est-ce que vous me voulez ? (A Emilio.) Toi, tu es mort depuis une semaine...

EMILIO: Non.

VANESSA LASTRI: ...tu as traversé le mur sans faire exprès, bien sûr, tu as entendu la musique et... C'est pour ça que vous m'emmerdez! Assez! Foutez-moi la paix! Assez!

EMILIO: Tu te sens mal?

VANESSA LASTRI: (A Sébastien, qui ne comprend pas à qui elle parle.) Maintenant arrive toujours le moment de l'épreuve. Regarde, ça les rend fous. (A Emilio.) Tu veux une preuve? Ça fait combien de temps que tu n'as pas ouvert un robinet?

EMILIO : Tout à l'heure, c'est une connerie ça, je viens de me laver les mains à l'instant dans la petite salle de bains.

VANESSA LASTRI: Essaie de te rappeler, si tu peux! Ça fait combien de temps que tu n'as pas mis la main sur un robinet et que tu l'as fait tourner?

Emilio sourit, incrédule. Puis il regarde sa main. Il découvre qu'elle a raison. Il sort en courant pour vérifier cette question dans la salle de bains.

VANESSA LASTRI : (Elle retourne à Sébastien.) Ne me pose pas trop de questions sur ça, je n'aime pas en parler.

SÉBASTIEN: Non.

VANESSA LASTRI: C'est une malédiction... Le monde des morts est fatigant. Là, je m'en suis débarrassé pour un moment, mais ils vont revenir. Ça fait des siècles que ça dure. Il paraît que c'est horrible d'être mort. Les morts peuvent le supporter parce qu'ils ont signé un accord dans l'au-delà.

SÉBASTIEN : Un accord ? VANESSA LASTRI : Oui.

BETIANA: (Elle était en haut, avec ses amies.) Jessy, je vais aux toilettes. (Elle descend les escaliers et va dans la salle de bains de la petite pièce d'Emilio.)

VANESSA LASTRI: On leur enlève la mémoire. Et le désir. Pour qu'ils supportent l'infini. Et qu'est-ce que ça peut me faire, n'est-ce pas ? Je ne veux pas parler. (Par rapport à la chanson qu'on vient de mettre.) J'adore cette chanson.

SÉBASTIEN : Bien sûr. Tu peux faire bouger des choses ?

VANESSA LASTRI: Comment?

SÉBASTIEN : Oui, bouger des choses... (Elle ne répond pas.) C'est-à-dire... tu peux lire dans ma pensée ?

VANESSA LASTRI: Quand la pensée est aussi basique, oui je peux.

SÉBASTIEN: Non, non, sérieux.

VANESSA LASTRI: Tu veux que je te dise à quoi tu penses? Tu veux me la mettre coûte que coûte, c'est quelque chose de physique et tu ne t'en rends même pas compte, et en plus tu as peur de la comparaison que je pourrais faire de ton pénis avec d'autres pénis que j'ai déjà vus.

SÉBASTIEN: Non, je ne suis pas en train de penser à ça...

VANESSA LASTRI: Si. Mais tu ne t'en rends pas compte. Pense à un chiffre.

SÉBASTIEN: De combien à combien?

VANESSA LASTRI: Peu importe, tu as déjà pensé le vingt-et-un.

SÉBASTIEN : Comment... comment tu fais ça ?

VANESSA LASTRI : Ecoute, je n'aime pas faire ça, je suis en train de m'ennuyer. Tu veux du sexe, tu veux quelque chose de sérieux, ou de plus occasionnel ? (*Il n'arrive même pas à répondre, elle lit dans sa pensée.*) Ok, tu ne sais pas, mais tu veux essayer. Tu veux que je continue à lire ? C'est très simple. « J'ai

mis cette chemise, c'est sûr que je baise la médium, la Lastri, celle qui fait bouger les choses, je vais la baiser si profond que toutes les soucoupes de la cuisine vont s'envoler. »

SÉBASTIEN: Non, ne simplifie pas les choses...

VANESSA LASTRI: C'est moi qui simplifie? Qui est-ce qui pense aux petites soucoupes volantes, toi ou moi? Tu crois que ça me plaît, moi, ce qui m'arrive? Tu crois que je n'aimerais pas avoir une relation normale? (*Très fâchée.*) Tu sais quoi? Supposons un instant que tu me plaises... Je te fais la conversation et, qu'est-ce que j'entends?

SÉBASTIEN: Non, j'ai pensé le vingt-et-un, mais tout ce que tu dis... **VANESSA LASTRI**: (Alarmée.) Comment ? Tu penses vraiment ça ?

SÉBASTIEN: Non. Qu'est-ce que j'ai pensé?

VANESSA LASTRI: « Croirait-elle que je suis pédé? » Ah, tous les hommes sont la même chose.

SÉBASTIEN: Quoi?

VANESSA LASTRI: Ne fais pas semblant de ne pas comprendre.

SÉBASTIEN: Et maintenant, à quoi je pense?

VANESSA LASTRI: « Quelle est la meilleure façon d'être un vrai macho? Plaire à tout le monde, hommes, femmes, enfants, phénomènes de cirque, royaume végétal. Hier j'ai vu une calla dans un vase et j'ai pensé: comme c'est bien, c'est génial, c'est bien macho! »

SÉBASTIEN: Comment j'aurais pensé ça? C'est quoi, une calla?

VANESSA LASTRI : Tu sais qui sont les meilleurs clients des travestis ? Hein ? Les militaires, les flics, supermachos ! Tu sais pourquoi ?

SÉBASTIEN: Non, non, ça c'est un mythe.

VANESSA LASTRI: Quoi, un mythe? Tu sais pourquoi? Ils se croient tellement machos qu'ils veulent baiser un macho, tu piges? Je suis un macho, et donc les machos les plus machos veulent que je les baise, moi et seulement moi! Mais voilà qu'après ils découvrent la réversibilité de ce raisonnement syllogistique, et s'ils peuvent se faire enculer aussi, eh bien, tant mieux, n'estce pas? Et les voilà, toute une file de travelos, sur le parking, rue de Genève³¹. Et tous, TOUS ont du travail. Des flics, des militaires, les types de la sécurité privée des banques, des clubs. Tu vas me dire que tu n'es pas en train de penser à ça? Embrasse-moi, embrasse-moi.

SÉBASTIEN: Je ne suis pas en train de penser à ça. C'est horrible, ce que tu me dis. **VANESSA LASTRI**: La peur du pédé qui existe en toi. Et c'est typiquement masculin. Ça va. Moi, dans d'autres vies, j'ai été des choses bien pires.

SÉBASTIEN: Non, ne me parle pas de ce qui est typiquement masculin, parce que...

VANESSA LASTRI: Ah oui? On fait un accord? Tu veux baiser avec moi?

SÉBASTIEN: Tu simplifies tout à un point que...

VANESSA LASTRI: Tu veux ou tu ne veux pas? Oui, tu veux. Très bien... Parce que tu es un vrai macho. Ah, comment? Tu as des doutes?... Moi, je te dis:

baise un travesti et on verra ce qui se passe. Parce que, d'une part, tu me dis que non, mais regarde ce que tu viens de penser...

SÉBASTIEN: Quoi?

VANESSA LASTRI : « Quand je serai en train de l'enculer, à fond, peut-être que je me laisserais tenter par la possibilité de me faire enculer aussi... »

SÉBASTIEN: Tu es folle?

VANESSA LASTRI: Ecoute, je n'en peux plus. Tu nies tout, tout, sans fondement. J'ai besoin d'un homme, moi, pas d'un projet d'incertitudes! (Elle s'en va, Sébastien la suit. Ils sortent par la porte qui mène à l'intérieur de l'appartement. Ils croisent Jessica et Annabelle, qui porte toujours le magnéto pour finir le petit travail universitaire.)

SÉBASTIEN : Vanessa ! Viens, parlons ! (Il sort derrière elle.) Tu fais toute seule les questions et les réponses. (Il sort.)

JESSICA: Dis-moi une chose, Annabelle. Est-ce que tu comprends l'allemand?

ANNABELLE : Oui, c'est-à-dire, je... peut-être je ne peux pas le parler, comme ça, mais quand je l'écoute je...

JESSICA: Parce qu'on ne te comprend pas.

BETIANA : (Revenant de la salle de bains.) Excuse-moi, Jessy... Les toilettes ne... La... Le... ne fonctionne pas, j'ai dû me servir d'un...

JESSICA: Oui, du seau qu'il y a à côté, remplis-le dans la baignoire, tout va bien.

BETIANA: Oui.

JESSICA: (A Annabelle.) On ne comprend rien de ce que tu dis. Pourquoi est-ce que tu penses qu'Elyse en a eu marre de toi?

ANNABELLE: Sois pas comme ça. Qu'est-ce qu'on ne comprend pas?

JESSICA: Rien. Fais voir, vas-y.

Annabelle allume le magnéto.

VOIX DE MAYENBURG : So, wie heißen Sie? Mario? "Mario, Mario", das Lachen von beiden verändert sich, sowie die Glotzaugen...

ANNABELLE : « Mario, Mario, Mario, change le rire des deux, et les yeux en boule de loto, les yeux à fleur de tête... »

JESSICA: Tu vois ? Quoi Mario ? Où est-ce que ça dit « Mario » ? Comment veux-tu que je note ça ? Est-ce que tu écoutes ce que tu es en train de me dicter ?

ANNABELLE: Non, je l'interprète, je ne peux pas penser à ce que je dis.

JESSICA: Tu vois ? Si tu ne penses pas à ce que tu dis, comment veux-tu que... ? **ANNABELLE**: Ah, mais, c'est toujours comme ça quand...

JESSICA: Non, non, c'est toujours comme ça quand c'est TOI qui le fais. Ce n'est pas le premier cours que je retranscris dans ma vie, d'accord? Et on ne te comprend pas.

BETIANA : (En mordant un stylo, en baragouinant.) On ne comprend rien à ce que tu dis.

ANNABELLE : Mais dans le contexte, les étudiants... ils vont comprendre...

JESSICA: Je ne pense pas, tu vois ? Et je doute vraiment que ce Mayenburg ait pris un avion à Munich pour venir ici, au prix que ça coûte l'avion, l'hôtel, les

défraiements, pour dire ce que tu dis qu'il a dit, tu comprends ? En plus, je voudrais être dans une fête, dans ma fête.

ANNABELLE : Pardon, je vais aux waters. (Elle sort.)

BETIANA: Tu ne peux rien récupérer?

JESSICA: Quoi ? Qu'est-ce que tu veux que je récupère ? « La chienne est dans un tourbillon, si elle pouvait aboyer elle serait un paradigme, mais les idées sont indémontrables ». Qu'est-ce que tu veux récupérer ?

BETIANA: Mh. Il vaut mieux que vous en parliez ensemble...

JESSICA: Parler ensemble!? Qui a éteint la musique, merde? (La musique s'allume à nouveau.)

BETIANA: Moi, j'ai l'impression que peut-être elle ne sait pas parler l'allemand et qu'elle n'a pas osé te le dire.

JESSICA: Elle ne sait pas parler l'allemand, mais ça c'est autre chose, je ne la comprends pas. Elle me parle et je vois des petites lumières qui clignotent, je ne comprends pas ce qu'elle me dit. Je ne sais pas si ça se soigne, personne ne dit rien, personne ne demande... On ne la comprend pas, ni moi ni personne. Ou tu la comprends toi peut-être?

ANNABELLE: (Revenant des toilettes.) Jessy, c'est bizarre, tu as vu, les toilettes.

JESSICA: Qu'est-ce qu'il y a maintenant?

ANNABELLE : C'était bloqué, c'est pour ça que ça ne se remplissait pas, j'ai mis la main et je l'ai débloqué, c'était bloqué avec une clef.

JESSICA: Ecoute-moi bien, Annabelle. Pour ne plus perdre de temps avec ça. Est-ce que tu parles l'allemand?

ANNABELLE : Oui, mais ce que je suis en train de te dire c'est que j'ai mis la main dans la petite citerne, j'ai enlevé cette clef qui bloquait la bascule, et maintenant ça se remplit bien.

JESSICA: Alors, comment tu dis « j'ai mis la main dans la petite citerne »?

ANNABELLE : « Ich habe die Hand in die, in den, in das... » Enfin, <u>la petite citerne, je sais pas le dire, c'est-à-dire, si c'est très technique je ne sais pas le dire, mais si quelqu'un d'autre le dit en allemand je le traduis, ce que je ne comprends pas je le déduis, je le complète...</u>

JESSICA: Mais voilà le problème, tu vois? Tu crois que la petite citerne c'est quelque chose de technique, et non, ça ne l'est pas! Il n'y a pas une chose comme ça dans ma salle de bains! Tu l'inventes et tu me dis que tu le déduis! On ne comprend pas ce que tu déduis, et tu le présentes comme quelque chose qu'un autre aurait dit, et tu veux qu'on vende ça aux pauvres étudiants qui suivent le cours...

ANNABELLE: Mais on ne me comprend pas quand je parle en allemand ou maintenant, en français?

JESSICA: (Crise.) Jamais! On ne te comprend jamais! Personne ne te comprend!

BETIANA: Sorry.

ANNABELLE: Excusez-moi, les filles. Je vais m'en aller.

JESSICA: Oui, sorry.

ANNABELLE: Je vais le finir toute seule.

JESSICA: (Sincèrement émue.) Ne fais pas attention. Tu restes?

ANNABELLE: Oui. T'inquiète pas. Je vais le finir. (Elle prend la cassette et les notes.) Ah, attends que je range la cassettique dans le sac. Pour pas que ça se perde. (Elle prend la cassette et monte dans la chambre.)

La porte de l'appartement s'ouvre. C'est Lourdes, qui vient de raccompagner Rosa. Lourdes reste appuyée contre la porte, décontenancée.

JESSICA: Qu'est-ce qu'elle a dit qui pouvait se perdre ? Qu'est-ce qu'elle a dit sur le sac ? On ne la comprend pas... vivre comme ça ! On en prend un autre ?

BETIANA: Laisse, je vais en chercher. (Elle sort, tandis que Jessica range le magnéto et finit de se maquiller et de s'habiller. Réapparaît Emilio.)

LOURDES: (A Jessica.) Il faut qu'on parle.

EMILIO: Oui.

JESSICA: Maintenant?

LOURDES: Non. Il n'y a pas de raison que ça soit maintenant.

EMILIO: Je suis très confus. C'est comme si j'entendais des voix, tout le temps.

LOURDES: Tu ne veux pas parler avec moi.

EMILIO : C'est bon, Lourdes. C'est bon... Laissez-moi m'en souvenir... Je... ne désire rien... j'aimais aller nager, Lourdes, et maintenant... rien que de penser au froid... Je veux de l'eau fraîche et je ne peux pas ouvrir le robinet, elle avait raison. C'est qui, la blonde ? (Il se réfère à Vanessa.)

LOURDES: (A Jessica.) Si tu ne veux pas me parler d'accord.

EMILIO: D'accord! (Sans faire exprès, il renverse un verre. Lourdes et Jessica s'en aperçoivent.) C'était moi. Oui. Le travail de montage avenue du Général Guisan ce n'est pas un travail. J'ai une maîtresse.

LOURDES: D'accord. Mais je n'oublie pas.

EMILIO : Non... eh, Régine... Ne m'interromps pas, sinon j'oublie... Régine c'est... Ces moments de lucidité... qui viennent....

JESSICA : OK.

EMILIO: Attends. Mais je peux me voir. Régine. Le maillot de bains. Et le robinet...

JESSICA: Qu'est-ce que tu n'oublies pas?

EMILIO: J'ai dit que j'avais oublié quelque chose?

LOURDES: Tout. Tout ce que tu m'as dit, ce que tu m'as fait souffrir.

EMILIO: Vous voulez boire quelque chose?

JESSICA: (A Lourdes.) Pas maintenant.

EMILIO : Non ? Il y a de tout, de la vodka. Un Sprite... avec de la Grenadine ?... Du vin ?

LOURDES: D'accord.

EMILIO: Un petit verre de vin ?...

LOURDES: Pas maintenant.

EMILIO : Non. Et moi ? Je ne veux rien ? Non. Je vais m'enfermer dans ma petite pièce. Il se passe quelque chose. (Il s'en va.)

LOURDES: (Pause. Soudain, elle éclate dans une crise de sanglots.) J'ai déjà fait une estimation pour l'appartement! Je coupe de plus en plus les liens! (Elle indique le verre renversé.) Et maintenant l'appartement se manifeste! Je ne savais pas qu'on pouvait souffrir autant. Qu'est-ce que vous voulez de moi? (Elle court vers sa chambre, Jessica sort derrière elle, sans trop avoir envie de la consoler.)

La porte s'ouvre violemment et réapparaissent Vanessa et Sébastien, toujours dans la même conversation.

SÉBASTIEN: Je n'ai pas...!

VANESSA LASTRI: Tu n'as pas?

SÉBASTIEN: Non, je <u>ne crois pas</u> avoir... de problème avec ma sexualité!

VANESSA LASTRI : Tu vois ? Tu n'entends que ce que tu veux entendre. Qui as dit que c'était un problème ?

SÉBASTIEN: Ça serait très <u>problématique</u> pour moi si tu me demandes de baiser un travesti.

VANESSA LASTRI: Pas du tout. Et si tu réalises que tu n'as rien à prouver, que tu es un homme, bien homme, avec le cul bien fermé, tu m'appelles et on le fait.

SÉBASTIEN: Mais comment je vais baiser un travesti? Ils sont horribles, les travestis.

VANESSA LASTRI : C'est ça le problème ? Je peux t'en envoyer un qui n'est pas mal. Fin de la discussion.

Vanessa claque la porte. Sébastien reste de ce côté-ci, pensif. Puis, il descend l'escalier et s'assoit. La musique techno a laissé la place à un charmant boléro. La porte se rouvre et, venant de l'obscurité, surgit Ursula, totalement à la merci de quelques cachets qu'elle semble avoir avalés. Elle va vers Sébastien. Elle s'assoit près de lui. Elle le regarde, ils se regardent. Sébastien est persuadé qu'Ursula est le travesti envoyé par Vanessa.

SÉBASTIEN : Salut. **URSULA** : Salut.

SÉBASTIEN : Eh... Je suppose que tu as parlé avec... Que Vanessa t'a dit que... Je suis Sébastien.

URSULA : Ursula, ça va ? **SÉBASTIEN :** Oui. Et toi ?

URSULA: Oui.

SÉBASTIEN: Tu veux boire un verre?

URSULA: D'accord.

SÉBASTIEN : Tu veux qu'on le prenne ici... ou on va directement à... ? Je ne sais pas, c'est comme tu veux. C'est très bizarre pour moi, mais c'est comme tu veux, moi je suis... Enfin, ce n'est pas habituel.

URSULA: Tu veux quoi ? Qu'on aille ailleurs ? **SÉBASTIEN**: Je ne sais pas. Comme tu veux.

URSULA : C'est que je ne connais presque personne ici, je pensais qu'il y aurait les filles...

SÉBASTIEN: (Intentionnellement.) Bien sûr, les « filles »...

URSULA : Des copines, mais elles ne sont pas venues. J'allais partir. Je suis venue en voiture.

SÉBASTIEN: Tu l'as garée prés d'ici? Tu veux le faire dans la voiture?

URSULA : (Elle n'entend pas bien, la musique a commencé à monter à nouveau.)

Quoi ?

SÉBASTIEN: Ça m'est égal. (On n'entend pas ce qu'il dit, pendant un long moment.)

URSULA: Je ne sais pas si j'ai bien compris. La peur de la réversibilité?

SÉBASTIEN: Je te le dis seulement pour que tu saches que moi... (Musique.)

Ou les militaires, t'as vu comment il sont? Et c'est pour ça que... finalement c'est tous des pédés (La musique s'était arrêtée d'un coup.)

URSULA: Heureusement, je n'entendais rien.

SÉBASTIEN: Il y a une chose, chez l'homme, que la femme ne comprend pas, qui est purement physique, et qui n'a rien avoir avec l'amour, et encore moins avec un quelconque fantasme homosexuel, tu vois? C'est comme ça depuis l'Age du Fer, depuis les cavernes. La femme pense beaucoup plus à ça, elle lui donne plus d'importance que la chose ne le mérite. C'est-à-dire : c'est à cause de la forme des parties génitales des uns et des autres, tu vois?

URSULA: Tu ne serais pas le frère de Jessica?

SÉBASTIEN : Si.

URSULA: Tu ne te souviens pas de moi, n'est-ce pas ? De l'école de Jessy.

SÉBASTIEN: Non.

URSULA: De la danse... **SÉBASTIEN**: Ha, la danse.

URSULA: Bon, ça ne m'étonne pas... J'ai beaucoup changé, beaucoup, pendant tout ce temps.

SÉBASTIEN: (// rit.) Oui, bien sûr, j'imagine. On y va?

URSULA: D'accord, on y va, si tu veux. Je ne sais pas ce que j'ai pris moi. C'était une petite pilule de cette taille dans une boîte, je vois tout en fluo. Mais ce que tu me dis ça me semble hyper intéressant. Allons faire un tour, si tu veux. Ou prendre un verre.

SÉBASTIEN : Super. Attends, je préviens Vanessa. Enfin, laisse tomber, ça n'a pas d'importance.

URSULA: Quoi ? Je t'attends en bas. (Elle sort.)

JESSICA : (Elle se préparait depuis un moment pour faire du Karaoké.) Annabelle, tu es sûre que c'est les paroles de la chanson ?

ANNABELLE: Oui, vas-y, ça commence. Tu dois suivre la petite boule sautillante.

JESSICA : Mais ça ne se comprend pas. Tu les as copiées d'où ?

ANNABELLE: Je les ai retranscrites du réci-concert.

JESSICA: Bon, j'y vais. (Elle chante une chanson connue. On dirait que quelque chose ne va pas du tout, car les paroles ressemblent à celles de la chanson, mais elles sont légèrement différentes.)

SÉBASTIEN: (Il cherche Jessica, il l'interrompt une seconde.) Jessy, tu peux me prêter vingt... cinquante francs³²?

JESSICA: Prends dans ma petite boîte.

Elle continue à chanter. Le pied du micro tombe par terre. Emilio, qui était là, essaie de le ramasser pour le lui donner, mais ses doigts traversent la matière solide. Il a un moment de lucidité, il commence à comprendre qu'il est mort.

Sébastien va chercher l'argent puis sort par l'endroit où est partie Ursula. Vanessa réapparaît dans l'escalier. Elle cherche Sébastien.

Emilio la regarde, la suppliant de l'aider, Vanessa fait non de la tête, elle est déjà très ivre, elle court se cacher. La musique continue toujours, le karaoké est assourdissant, Emilio se recroqueville dans un coin, puis il voit une porte ouverte et court vers le néant.

La musique bruyante de la fête continue à retentir pendant que le jour se lève. Lourdes descend l'escalier, en déshabillé, et essaie de ranger un peu. Mais elle est tout de suite fatiguée. Elle va dans la petite pièce et sort avec une boîte de mort-auxrats. Elle secoue la tête, comme pour sortir d'un mauvais rêve, et la musique s'arrête. C'est le matin, elle comprend que le jour s'est levé. Elle entend venir Jessica, Annabelle et Betiana qui étaient restées dormir à la maison après la fête. Elle essaie de se cacher, la boîte à la main. Elle la cache dans son déshabillé, et sort sans même regarder les filles, transfigurée. Les filles ont une gueule de bois très évidente, les habits en désordre, les cheveux en bataille.

ANNABELLE : C'était pas une bonne idée de dormir toutes ensemble. Vous m'avez donné quatre coups de pied dans le coude, je ne sais pas si maintenant il ne va pas se souder dans le mauvais sens.

JESSICA: Qu'est-ce que tu dis? Maman, ça va?

ANNABELLE: Bonjour.

Lourdes sort, en haut des escaliers, cachant le poison. Le cachant mal.

ANNABELLE: Jessy, il me semble que ta mère...

JESSICA: On veut parler ou on veut prendre son petit-déjeuner tranquillement?

ANNABELLE: Non, bien sûr.

Entre Sébastien, venant de la rue, sombre, la tête basse. Il laisse un billet dans la main de Jessica.

SÉBASTIEN: Voilà les vingt francs³³ que tu m'as prêtés. Je ne m'en suis pas servi. (Et il sort, en haut des escaliers, silencieux, pendant que les filles le regardent sans oser lui poser de question. Quand il passe près de la fenêtre, où il y a une plante, le cadeau d'Annabelle à Jessica, Sébastien se concentre et la regarde avec haine pour voir s'il peut la faire sécher.)

Entre-temps, Jessica et Betiana dévisagent Annabelle, comme si c'était de sa faute.

ANNABELLE : J'ai déjà tout prévu. Si quelqu'un demande, on lui dit : Ecoute, il y a deux prix. Un avec les questions, et l'autre avec les réponses. Les deux sont bien encadrés, dans les deux on comprend bien toute l'histoire de la capitalisation de paradigmes.

BETIANA: Deux prix, pour quoi faire?

ANNABELLE: Regarde: tu as « Conférence avec Questions Omises », deux francs.³⁴ Ou bien l'autre. Moins cher.

BETIANA: Ah, tu veux dire le truc de la fac. Et dans cette version il y a les questions?

ANNABELLE: Elles sont omises.

BETIANA: Je ne comprends pas. Elles y sont?

ANNABELLE: Qu'est-ce que tu veux dire par « elles y sont »?

BETIANA: Aïe, je ne te comprends pas. Ça vient avec ou sans les questions? Pourquoi tu dis « elles sont omises »? Elles y sont mais on ne peut pas les lire, ou elles n'y sont pas?

ANNABELLE: Quoi ? **BETIANA**: Laisse tomber.

URSULA : (La porte s'ouvre et elle entre. Elle porte une petite veste lilas.) Salut, les filles.

JESSICA : Salut, Ursula, ça va ?

URSULA: (En cherchant Sébastien du regard.) Je n'aurais pas laissé ici une petite veste lilas?

ANNABELLE: Ce n'est pas celle que tu portes?

URSULA: Quoi?

JESSICA: Je ne sais pas. Mais entre, mon frère est en haut.

URSULA: Hein?

JESSICA: Sébast. Vous êtes partis ensemble, non?

URSULA : (...)

JESSICA: D'accord, ne nous raconte pas si tu ne veux pas.

URSULA: Non, d'accord. Il se passe que... on ne va plus se voir avec Sébastien.

JESSICA: Mais...?

URSULA: Il est... bizarre, ton frère.

BETIANA: Il est jeune.

URSULA: Non. Quand on avait son âge on n'était pas comme ça, nous. Je te dis qu'il est bizarre.

JESSICA: Pourquoi? Bizarre comment?

URSULA: (...)

JESSICA: Tu veux dire... que...?

URSULA: Tu ne sais pas ce qu'il m'a demandé.

JESSICA: Quoi?

Ursula lui dit quelque chose à l'oreille. Jessica ne peut pas le croire.

JESSICA: Sébastien t'a demandé ça?

URSULA : Je me suis rhabillée et je suis partie. Ne lui dis pas que je t'ai dit. Le pauvre.

JESSICA: Non, je ne vais pas lui dire.

URSULA : Bien, je pensais que j'avais laissé ici ma petite veste... c'est bizarre, elle n'est nulle part... Bon, si jamais vous la trouvez... Ciao. (*Elle sort.*)

ANNABELLE: Qu'est-ce qui s'est passé?

JESSICA: Rien.

ANNABELLE: Comment rien? Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

JESSICA: Rien.
ANNABELLE: Mais...

JESSICA: Tu ne comprends pas le sens du mot rien?

BETIANA: Et si tu descendais la poubelle, Annabelle? (Elle s'approche de Jessica

pour savoir ce qui s'est passé.)

ANNABELLE: D'accord. C'est ce sac de la Migros³⁵? Laisse, je le ferme.

BETIANA: Et vas acheter quelques croissants. Tu as de l'argent, n'est-ce pas?

ANNABELLE: Oui, je crois que j'ai à peu près trois balles. Hé, les filles, les filles! Je ne peux pas mettre ma main dans ma poche, je suis bloquée avec le jean. Je ne sais pas ce que j'ai ici. Des pièces... Hé, les filles, les filles! Avec cette main amochée, je devrais avoir ces petites machines des chauffeurs de bus pour donner les pièces avec un seul doigt... (Elle sort sa main de sa poche, et dans sa main elle tient la clef.) Et cette clef? Hé, les filles!... Bof, de la merde. (Elle la jette à la poubelle.) Vous avez vu que maintenant il y a des sacs poubelle pour jeter les capsules de Nespresso³⁷? Quelqu'un comprend comment ca marche?

JESSICA et BETIANA: Non.

ANNABELLE : Moi... parfois j'aimerais m'occuper de la question de l'écologie, mais en plus il y a la danse, qui est ma passion, et ne me laisse pas d'espaces personnels.

JESSICA: Quels espaces personnels? **ANNABELLE**: Des espaces... personnels.

Jessica a une crise. Elle est arrivée à la limite de sa tolérance vis à vis d'Annabelle. Elle jette à terre le sac poubelle, elle ne peut pas articuler un mot, mais elle le ferait de bon gré, elle dirait à Annabelle à quel point il est irritant de ne rien comprendre de ce qu'elle dit, elle lui dirait qu'elle la hait, qu'elle voudrait la voir morte. Mais tout cela c'est parce que Jessica passe par un moment de sa vie qui ne serait facile pour personne.

Annabelle commence à ramasser les ordures et à les mettre dans le sac. Au premier plan, parmi des cannettes vides, la clef.

A un instant qu'on pourrait qualifier de magique, Jessica la voit. Mais elle ne la reconnaît pas.

JESSICA: Il reste ça.

ANNABELLE: Oui, poubelle.

Jessica pousse la clef avec la pointe du pied vers Annabelle pour qu'elle la mette dans le sac poubelle, puis elle se ressaisit. Elles se serrent. Elles pleurent ensemble, elles s'aiment, elles sont copines. Tout est pathétique.

Noir.

SCENE 10 CUMULUS

Rosa Lozano entre dans l'appartement de Régine. Elle parle au téléphone, et porte un petit tapis roulé sous le bras.

ROSA: Ecoutez monsieur Cocuzza, j'aimerais beaucoup discuter en personne avec vous de cette question à un moment ou à un autre. Parce que ce n'est pas de ma faute si vous me donnez à louer les appartements qui ont le plus de difficulté (...) Oui, oui, celui-là en est un. C'est un appartement difficile! Ce n'est pas un bel endroit pour vivre! (...) Et maintenant je vais mettre un tapis là où est restée la marque du mort, parce que beaucoup de gens demandent, et si à l'agence vous ne dites rien pour pas les effrayer, à la fin c'est moi qui finis par leur dire, ou alors c'est eux qui me coincent au petit jeu mensonge-vérité. (...) Bien, au revoir.

Rosa déploie le petit tapis et s'apprête à le placer sur le dessin de la silhouette du mort, au pied de l'escalier. Son mouvement est très lent comme si elle pressentait quelque chose d'étrange dans la maison, au moment où elle s'apprête à le faire, Mélina apparaît en haut de l'escalier, en uniforme, avec un arrosoir dans une main et l'arme réglementaire dans l'autre.

MÉLINA : Haut les mains ! Je suis... de la police. Qu'est-ce que vous faites là ?

ROSA: Je viens de l'agence.

MÉLINA: Excusez-moi. J'ai eu peur. J'ai entendu des bruits, des voix.

ROSA : Si vous êtes en train de perquisitionner, je m'assois par là, je reste muette, avec mes choses.

MÉLINA: Non, non, c'est bien, j'aillais partir. Moi... je suis une connaissance de Régine.

ROSA: Ah, la femme qui habitait là?

MÉLINA: Oui.

ROSA : Vous pourriez lui demander si elle va laisser la vaisselle ou non ? Et si elle pourrait réparer le vasistas d'en haut ?

MÉLINA: Lequel?

ROSA: Ici, en haut. Parce que le vent passe, on entend des bruits, regardez...

MÉLINA: Ah, c'est pour ça! Quelle trouille! J'entendais des bruits, je pensais qu'il y avait des fantômes. (*Elles disparaissent en haut de l'escalier.*)

Emilio et Elyse sortent de la petite pièce, parlant et buvant du café.

ELYSE: J'étais pressée, et j'ai pris un taxi, une vielle voiture, une 404 je crois, je sortais de la répétition, les danseuses me faisaient des exposés idiots, et j'étais en

retard pour ma rétrospective, (elle rit, il est évident qu'Emilio lui plaît) ... ils l'ont organisé dans le trou du cul du monde, vers le quartier des abattoirs...³⁸

EMILIO: Non! (*Il rit aussi. Après.*) Non... Je ne t'écoutais pas.

ELYSE: ...D'un coup je sens un impact et je vois que nous sommes en train de renverser un troupeau de vaches. La campagne qui ne respecte pas les feux rouges! Heureusement je n'ai rien eu, même pas une égratignure. On est où ici, dans ta maison?

EMILIO : Oui, bien sûr... Je ne sais pas. Si je te le dis je te mens... (Il entre dans la cuisine.)

ROSA: (Elle apparaît.) Tu devrais réfléchir, parce que celui-ci c'est un appartement avec plus d'avantages que le strict nécessaire.

MÉLINA: Bien sûr, la question c'est le prix, n'est-ce pas?

ROSA: Des avantages au niveau des mouchettes, au niveau de l'emplacement, au niveau des parquets. Viens que je te montre le cumulus, on en mangerait. Je crois qu'en plus tu pourrais demander à madame Régine de te faire un prix. Parce que de toute façon dans la prison où elle se trouve maintenant tu peux lui faire plaisir avec n'importe quoi. Apporte-lui des vieux jouets.

MÉLINA: C'est que... ça me fait tout drôle.

EMILIO : Regarde, il y a du café, et des Cœurs de France. Et...

MĚLINA: Toi, tu ne sens pas...

Qui ça peut être Régine ? (Lisant le nom sur la tasse.)

quelque chose ... ?

ELYSE: Mh. Ces Cœurs de France sont foutus.

ELYSE: La question est:

MÉLINA: Quelque chose dans l'air...

ROSA : Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu veux me dire ce qu'il faisait ce type...

Tu le loues ou tu ne le loues pas ?

...en train de conduire son taxi au milieu d'un troupeau de vaches ?

EMILIO: De l'argent ? **ELYSE**: Comment ?

EMILIO: Il faisait de l'argent?

MÉLINA: Tu as une bougie?

ROSA: Bien sûr que j'ai une bougie.

Je ne sais pas. Peut être que je dis n'importe quoi.

Ah, elle sent l'abricot.

ELYSE: Je ne savais pas s'il allait revenir

en lui... (Elle lui donne une bougie que Mélina

EMILIO : Revenir à lui. allume, très près de l'endroit où se **ELYSE :** Comment ? trouvent Emilio et Elyse, qui

EMILIO: Revenir à soi, à toi. Revenir à *invariablement la lui soufflent. Mélina la lui.*

ELYSE: Bien sûr, et tu veux savoir à quoi ça me fait penser? Ça me fait penser...

J'ai oublié. (Elle souffle la bougie de Mélina.)

MÉLINA: Tu vois?

ROSA: Si je vois quoi? Le courant d'air.

MÉLINA: Tu parles.

ELYSE : Je pensais à la collision.... Je sentais deux petites boules rouges dans la gorge, et je me suis dit : « ce doit être mes anneaux d'oreille, je crois que je les ai avalés »

EMILIO: C'est quoi un anneau d'oreille?

ELYSE: Ah, je pense en allemand, j'ai travaillé un moment à Berlin, ça m'a beaucoup marqué.

EMILIO: (Soufflant à nouveau.) Arrête un peu avec cette bougie! (À Elyse) Toi, tu es quoi?

ELYSE : Qu'est-ce que je suis ? Moi... j'ai travaillé à... Berlin. Je suis... (Elle ne se rappelle pas.)

MÉLINA: Là-bas ça n'arrive pas, c'est par ici, là où... (Il signale le petit tapis qui cache le dessin du mort.)

ELYSE: Je ne trouve pas le mot.

EMILIO : Tu vois ? (À toutes.) Vous voyez ? Quel moment. Alors toi aussi ça t'arrive. (À toutes.) Ça lui arrive, elle aussi ! Ça va et ça vient, n'est-ce pas ? La lucidité... Un grand désir pour comprendre, et en même temps un grand coup de fatigue...

MÉLINA: Tu penses qu'après ce qui s'est passé...?

ROSA: Je vais te dire ce que j'en pense.

ELYSE: Moi ce que je ne voulais pas, c'est atterrir à l'hôpital.

Je te vois habillée comme çà, et tu as tellement peur,

La dernière fois ils m'avaient emmené pour une intervention très simple,

que je me demande si tous dans la police sont aussi trouillards.

une histoire de... bon...

parce que du coup dans quelles mains se retrouve ma propre sécurité ?

une histoire de vagin, et quand je me réveille je me rends compte que les salauds avaient profité de l'anesthésie pour me faire un tatouage de fidélité au centre-gauche. 39

> **MÉLINA**: Non bien sûr, ta question est légitime.

Les gens de la direction se sont confondus en excuses.

ROSA: Réponds moi, alors?

Mais il est toujours là, le tattoo.

Je ne partirai pas d'ici sans que tu me laisses une image descente de toi-même, de vous

Tu veux m'expliquer comment je fais si j'ai un accident en montagne ? Ils voient le tatouage et ils ne me prennent pas. La montagne est plutôt de droite.40

EMILIO: Bien sûr. Et dans l'état où se

trouve le centre-gauche, en plus.

ELYSE: Tu vois? Si on le voit on ne me recoit plus dans aucun hôpital, en province.

EMILIO: Fais voir le tatouage?

Emilio s'approche d'Elyse et lui touche le cou, elle, elle croit qu'il s'agit d'un jeu de MÉLINA: Ecoute, moi... caresses et accepte seulement à moitié. J'essaye de faire mon travail, comme toi Mais non.

Mais, qu'est-ce que tu as là?

le tien, mais des fois les choses ne se passent pas comme on le souhaite.

ROSA: A qui le dis-tu.

ELYSE: Où ça? Un grain de beauté.

(Elyse tourne la tête et pour la première Je n'arrive à rien louer. Et ce n'est pas qui fois voit son profil. on complètement abîmé par l'accident. Emilio l'aide à enlever son pull pour voir les supermarchés. Et ça n'intéresse jusqu'où arrive la blessure, et ils sortent personne si je me dégrade. On dirait que pour chercher plus de lumière et pouvoir je devrais mourir sans pouvoir acheter les regarder l'état de son corps.)

est seulement ça. J'ai essayé dans d'autres choses, j'ai essayé les promotions dans médicaments dont j'ai besoin.

MELINA: Laisse-moi réfléchir un peu mieux.

ROSA: Tu veux que je te dise ce qui s'est passé avec tous ceux d'avant qui m'ont dit la même chose ? Ils ont bien réfléchi. Et ils n'ont plus téléphoné. (Mélina continue avec le test de la bougie, qui cette fois-ci reste bien allumée.) Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce qu'il a cet appartement, la peste? Alors que les gens habitent dans n'importe quel endroit de merde! Moi-même... j'habite un endroit de merde, tous entassés, ma mère, ma famille, mon beau frère, deux chiens toujours mouillés...

MÉLINA: Bien, très bien. Ok. **ROSA**: Qu'est-ce qui est bien?

MÉLINA: Oui, je vais le louer. Il est.... joli.

ROSA: Qu'est-ce qui est joli? Viens, viens. (Mélina s'approche d'elle.) On va aller signer avec monsieur Cocuzza. (Elle lui donne un tendre baiser.) Et ne crois pas ce que je t'ai dit à propos des policiers, je les admire beaucoup.

MÉLINA: Moi aussi. (Elles sortent. Noir.)

Scene 11 Chucky

Chez Lourdes. En scène, Lourdes et Jessica, enlacées. On entend Sébastien parler depuis l'intérieur de la maison.

SÉBASTIEN: Comment tu l'as fait rentrer? Et tu ne me préviens pas!

JESSICA: Elle est en train de monter par l'ascenseur.

SÉBASTIEN: Tu ne préviens pas! Je ne veux pas la voir!

JESSICA : Maman doit parler avec elle. On a tout essayé. Et la clef n'apparaît pas. Fais pas chier Sébastien.

SÉBASTIEN: Vous ne voyez pas dans quel état je suis? Ça ne vous vient pas à l'esprit si je veux la voir ou non, Vanessa? (On sonne) Je vais me cacher là. (Il se cache dans la petite pièce.)

LOURDES: Qu'elle rentre.

JESSICA: Rentre, Vanessa, c'est ouvert.

VANESSA LASTRI: Salut.

LOURDES: Alors?

VANESSA LASTRI: Je crois qu'aujourd'hui on aura de la chance. Sur le trajet j'ai compté sept petites Fiat et aujourd'hui on n'en fait plus des comme ça. Tu as fait ce que je t'ai demandé, Lourdes ? Lourdes, je te parle.

LOURDES: Oui, je t'ai dit, oui, je t'ai répondu. Dis-lui d'aller chercher la poupée.

JESSICA: Elle est là-bas, avec les affaires d'Emilio.

VANESSA LASTRI: Ok, j'y vais. Vous l'avez laissé en évidence ? Bien en évidence pour le mort ? (Elle ouvre la porte, et découvre Sébastien.)

SÉBASTIEN : Salut, Vanessa. VANESSA LASTRI : Salut.

SÉBASTIEN: Je... je ne t'ai pas appelée.

VANESSA LASTRI: Non.

JESSICA: Laisse-la Sébastien, donne-lui la poupée.

SÉBASTIEN: Tiens.

Vanessa pose mécaniquement la vieille poupée sur la table. C'est la même poupée qui est tombée en roulant dans la scène de la fourchette.

VANESSA LASTRI: Vous lui avez mis la cassette comme je vous l'ai dit?

LOURDES: On a essayé.

VANESSA LASTRI: (Agacée par le manque d'efficacité de Lourdes.) Ça va. Les morts utilisent parfois leurs affaires de vivants pour envoyer des <u>messages</u>. (Elle regarde Sébastien, lui reprochant de ne pas l'avoir appelée.)

SÉBASTIEN: J'allais t'appeler, mais comme tu...

VANESSA LASTRI: Chut. (Elle sort de son sac un étrange appareil pour écouter cassettes. Puis elle ouvre la poupée et en extrait la cassette. Elle la met dans le

lecteur et se dirige vers le tableau noir. On entend un texte inintelligible que Vanessa transcrit sur le tableau, avec un doigt mouillé de salive, de droite à gauche, et avec des lettres d'un alphabet douteux. C'est la fin de la cassette. Silence. Vanessa étudie les gribouillis sur le tableau. Puis elle se retourne. Elle signale la petite pièce d'où elle a sorti la poupée) Comment vous appelez ça ?

SÉBASTIEN : (Croyant qu'elle parle de lui.) Sébastien.

JESSICA: Petite pièce. **LOURDES**: Petite pièce.

VANESSA LASTRI: Mh. Vous l'appelez tous petite pièce?

LOURDES: Oui, petite pièce.

VANESSA LASTRI: (À Sébastien.) Toi aussi? (Sébastien acquiesce.) Et ça? (Elle

montre le dessous de l'escalier.)

JESSICA: C'est quoi tout ce cirque Vanessa? Tu ne pourrais pas regarder un peu... tellement de douleur autour de toi et arrêter avec ces choses qui...?

LOURDES: Laisse-la, qu'elle fasse son travail. Sous l'escalier.

VANESSA LASTRI : Tout le monde appelle ça « sous l'escalier ». (*Pause.*) Emilio aussi ?

SÉBASTIEN: Non, moi je l'appelle... Je ne sais pas, « là-bas, sous l'escalier ».

VANESSA LASTRI: (Elle se promène dans la chambre à la recherché d'autre chose.) Comment vous appelez ça ?

LOURDES: Comment veux-tu qu'on les appelle. Mouchettes.

JESSICA: Oui, mouchettes.

Sébastien acquiesce.

VANESSA LASTRI : Bien. Et dans las salle de bain. Comment vous appelez l'endroit où on met le papier toilette ?

LOURDES: Armoire.
JESSICA: Porte-rouleaux.

LOURDES: Tu parles de là où on stocke les rouleaux, ou de là où est le rouleau

qu'on est en train d'utiliser ?

VANESSA LASTRI : Celui-là.

LOURDES : Oui, porte rouleaux.

VANESSA LASTRI: Vous voyez où je veux en venir, non? (Pause.) Comment Emilio

appelait cette poupée ?
LOURDES : Chucky.
SÉBASTIEN : Gnagna.
LOURDES : Comment ?

SEBASTIEN: Gnagna, il l'appelait.

LOURDES: Chucky. Il disait qu'elle était horrible. Mais il la gardait. C'est Lazare qui le lui avait offert. (*Ils la regardent comme si elle était folle.*) Un politicien qui faisait campagne dans l'orphelinat. Quand on l'a sortie...

SÉBASTIEN: Elle s'appelait Gnagna.

LOURDES: Mais maintenant il l'appelle Chucky. Il l'appelait...

VANESSA LASTRI: Non. Poursuivons avec la salle de bain. L'endroit du savon.

Comment vous appelez ça ? **JESSICA :** Porte-savon.

VANESSA LASTRI: Et où on fait écouler l'eau du water?

JESSICA: C'est quoi le water? **SÉBASTIEN**: Les toilettes.

VANESSA LASTRI: Non. Je ne parle pas des toilettes. Je parle de l'endroit où est

l'eau qui après évacue la... ce qu'il y a dans les toilettes.

JESSICA: La...le... C'est quelque chose avec « ch »

SÉBASTIEN: Ah, c'est le...la...

LOURDES : La... Comment ça se dit ? La... je l'ai au bout de la langue...

JESSICA: Ça suffit Vanessa, s'il te plaît. C'est quoi ça ? **VANESSA LASTRI**: Et les toilettes se sont bouchées ?

JESSICA: Oui, il y a quelques jours.

VANESSA LASTRI: C'est là-bas. Comment je ne m'en suis pas rendu compte avant! On lui demande: « Où est la clef? ». Et voyez ce qu'il répond... (Elle va au tableau et leur traduit à voix haute ce qu'elle a écrit en hiéroglyphes.) « La clef est à l'endroit qui n'a pas de nom » Vous comprenez? L'endroit que l'on n'a jamais nommé. Emilio a caché la clef dans le...dans la...là-bas.

Elle court la chercher. Jessica et Lourdes la suivent. Sébastien n'arrive pas à bouger. On les entend chercher dans la salle de bain, tout vandaliser. Et parler à voix basse. La cassette qui est dans la poupée se remet en marche et crie des phrases mécaniques assourdissantes dans un dialecte incompréhensible.

VANESSA LASTRI (dans la petite pièce) : Je ne sais pas !

Sébastien est effrayé, il recule. Dehors on commence à hurler. Les lumières tremblent. Le monde connu s'écroule. Mais c'est juste un moment : La porte de la petite pièce s'ouvre et tout redevient normal. Lourdes et Jessica en sortent.

SÉBASTIEN: Qu'est-ce que vous avez vu ?... Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?...

JESSICA: Rien!

LOURDES: Tu as une idée du temps et de l'argent que tu nous a fait perdre,

connasse?

JESSICA: Et tout l'espoir!

LOURDES : Tu rentres chez moi, tu me couvres de promesses, d'espoir, et moi je te crois, je te crois parce que je suis foutue, parce que je tombe sur la boîte de mort-auxrats à chaque coin de la maison, parce que je viens d'essayer de me jeter dans le trou de l'ascenseur! Je ne mens pas! Mais toi, tu nous mens! Tu n'arrêtes pas de mentir et de facturer cinquante francs⁴¹ comme une machine, comme une froide machine germanique, si blonde que tu es!

VANESSA LASTRI : Ce n'est pas de ma faute ! Les morts ne savent pas mentir. Le message est clair, le mort dit qu'il a laissé la clé dans le... dans la...

JESSICA: Tu n'entends pas, espèce de garce, tu es insensible à la douleur des autres? Tu ne peux pas dire simplement: « Il n'y a pas de clef », « Oubliez cette clef », « Enterrez vos morts »? Jusqu'à quand tu as l'intention de nous déchirer! L'un après l'autre! Et regarde ce que tu as fait à Sébastien, grosse pute!

VANESSA LASTRI: Pardon! Pardon! Je suis si seule! (*Défaite, larmoyante.*) Tu sais comment j'ai attendu que tu m'appelles Sébastien? Pourquoi tu ne m'as pas appelée? Je te dégoûte à ce point? Je te dégoûte parce que je vis seule, parce je suis seule, les deux toutes seules ma tristesse et moi?

SÉBASTIEN: Moi...

VANESSA LASTRI : J'ai pensé que tu... Nous deux on s'entendait bien, Sébastien ! Tu me comprenais, tu savais ce que je voulais, tu aurais pu me le donner ! Ça aurait pu marcher !

SÉBASTIEN: Moi... Je me sens confus, Vanessa. Rempli de doutes.

VANESSA LASTRI : Je t'ai ouvert mon cœur... et toi tu es parti avec l'autre fille. Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

SÉBASTIEN: Toi, tu m'as... tu m'as fait beaucoup de mal...

VANESSA LASTRI: Comme tout le monde! Non? Dis-le! Comme tout le monde! Evidemment: on est trop femme... je les fais devenir des hommes et après ils me laissent. (Elle attrape ses affaires et sort en courant pour ne plus jamais revenir, on l'entend encore quelques instants pleurer en sanscrit, en bas des escaliers.)

Sébastien rejoint Lourdes et Jessica, tous les trois sanglotent dans l'escalier, comme des chiots abandonnés.

LOURDES : Mes tous petits, mes pauvres petits. Combien vous avez dû souffrir. Moi maintenant je vais vous faire du lait. Vous voulez ? Vous voulez que maman vous prépare du lait ? Vous voulez ?

Tous les trois pleurent.

Il y a tellement de chemins, tellement... qui n'amènent nulle part ! Maintenant maman va se mettre debout, va rentrer dans la cuisine, et va vous préparer du lait. Maintenant maman va le faire. Oui maintenant.

Noir.

Scene 12 Le Livre des morts

Avant qu'on finisse d'entendre les derniers textes de Lourdes, on écoute a nouveau la musique de la chorégraphie que prépare Elyse. De manière plus ou moins chaotique, les danseuses reprennent ses positions d'habitude (Jessica, Betiana, Dudi et Marcia), et la pauvre Elyse, morte sans le savoir, corrige subtilement une position ou une autre, un geste ou un autre, ce rythme ou un autre.

Ce qui se passe dans cette quatrième version de la chorégraphie est difficile à décrire : la musique a perdu de sa clarté, des voix venant de partout, dans de langages inconnus, comme un conciliabule de sorcières et enchanteurs, se laissent entendre ici et là, éclairant les questions fondamentales du « Livre des morts ».

Quant à la danse à proprement parler, il s'agit à la base des mêmes gestes, des mêmes mouvements déjà vus, mais maintenant, étrangement, et de façon assez bête, ils commencent à prendre du sens dans la cohabitation avec les morts qui pullulent sur scène : Emilio et Elyse.

Elyse dessine des positions sur un tableau noir, et le bruit de la craie qui, comme chacun le sait, est insupportable, est la raison pour laquelle les danseuses se bouchent les oreilles au bon moment. Ou plus ou moins au bon moment.

Plus tard, la sortie dansée de Betiana, qui s'enferme dans la petite pièce, coïncidera avec le moment où le texte en off explique l'enfermement de Kahimi derrière la redoutable porte. Et c'est pareil pour tout : ce qui avant n'était que pure forme, frivole prétention de sales danseuses, s'emboîte maintenant dans une séquence qu'elles-mêmes ne connaissent pas.

Le « moment du père », par exemple, est effectivement le moment du père : Emilio s'appuie contre le mur et parle à Jessica. Et voici plus ou moins ce qu'il lui dit :

EMILIO: Je te raconte l'histoire du livre, Jessy, tu m'entends? Du Livre des Morts. C'est génial. J'aimerais faire un court métrage, une vidéo, avec cette trame comme base. Une histoire à petit budget.

Il parait qu'une fois, le grand dieu Seth est tombé amoureux d'une mortelle, Kahimi.

Il l'aima sur terre, sur le sable chaud.

Et ils furent heureux.

Mais Kahimi était mortelle.

Et elle est morte, piquée par un aspic. Un serpent.

DUDI: (C'est le moment du texte qu'elle n'a jamais compris, dans lequel elle doit crier:) Ouchy!⁴²

EMILIO: Bien sûr, moi ici je le ferais à Ouchy, mais ça c'est ma vision d'un sujet classique. D'un sujet qui se passe dans une civilisation très ancienne, où l'on parle une langue très rustique faite seulement de mots fondamentaux.

Alors Kahimi descendit au royaume des morts.

Et selon la coutume, deux femmes éthiopiennes de grande taille, deux noires aux visages joyeux, se chargent de guider de leur chant les morts dans le royaume

souterrain. Une fois la porte franchie, le mortel, confus par le chant et les tambours, signe un pacte, et selon ce pacte, les dieux miséricordieux d'Egypte te privent de tout désir, et de toute mémoire. Et il fut ainsi avec la pauvre Kahimi.

Mais les dieux ne réussirent pas à priver Seth de l'amour qu'il éprouvait pour elle.

Et le dieu devint fou, et tomba malade de chagrin. Et c'est là que tout commença. Car la souffrance d'un mortel ne signifie rien, elle n'a pas de sens, mais quand un dieu souffre, le monde cesse d'exister.

La voix d'un homme, le père mort de Cecilia Roviro, continue avec le récit en off, qui s'ajoute aux nombreuses voix qui parlent depuis des endroits lointains, dans des centaines de langues. Entre-temps, Emilio abandonne la position du « moment du père » et va occuper sa place par terre, au pied de l'escalier, à l'endroit où sa propre silhouette est dessinée à la craie, mort et tenant toujours le livre dans sa main.

Lorsque la musique cesse, Elyse, souriant satisfaite pour la première fois, murmure pour elle-même : « Bien, ça avance très bien, on s'approche. C'est encore un peu maniéré. » Et elle est dévorée par les ombres.

VOIX DU PERE DE CECILIA ROVIRO (OFF): Sept récoltes entières de blé se perdirent, sept fois le Nil sortit de son lit, sept portées de sept fois sept veaux moururent de faim, et sept enfants tous les soixante dix sept enfants n'eurent pas de pain pour manger.

Les dieux devinrent tristes, car ils voyaient que le monde qu'ils avaient crée ne correspondait pas à leurs lois parfaites.

Et ils se méfièrent les uns des autres.

Donc, à cause de Seth, de son amour inexplicable pour une chose morte, ils durent se réunir pour trouver une solution au problème. Mais ils s'y sont mal pris. Il n'y avait qu'une seule chose d'irréversible dans le monde, et eux, en créant l'exception, amenèrent le doute, et l'amertume. Amon-Ra donna une clé à Seth. (Presque par hasard, Elyse laisse la craie dans la main que Dudi ouvre, toujours sans faute à ce moment de la chorégraphie.) « Voilà la clef qui ouvre le royaume des morts », lui dit-il. « Avec cette clé tu pourras ramener Kahimi autant de fois que tu le désireras, et ensuite tu la remmèneras parmi les siens »

BETIANA: Pas en bas! Pas en bas!

VOIX DU PERE DE CECILIA ROVIRO (OFF): « Mais à partir de maintenant tu devras faire attention à ce que la clé ne se perde pas, et que personne d'autre que toi ne l'utilise. Si tous les morts pouvaient sortir du monde des ombres, les hommes – qui sont idiots – ne comprendraient plus la différence qu'il y a entre eux et nous. Ils voudront emmener les choses mortes et vivre avec elles pour toujours. Et ce serait la fin. Notre fin. »

L'obscurité a gagné presque la totalité de l'espace.

De temps en temps on entend Marcia qui, une fois la chorégraphie finie, fait des

VOIX DU PERE DE CECILIA ROVIRO

(OFF): Seth, qui était le dieu des langages, promis de bien cacher la clef. « Ne vous préoccupez pas, chers dieux », leur dit-il.

« Je donnerai aux hommes des centaines de mots.

Mille, si c'est nécessaire.

Mais je ne leur donnerai jamais le mot qui désigne le lieu où je cacherai la clef ». Et une fois cela dit, il cacha la clef.

Et il donna aux Egyptiens autant de hiéroglyphes qu'il put.

Et aux celtes il donna des runes.

Et aux sumériens, des coins,

Et aux chinois, des choses.

Et aux juifs, un alphabet.

Et aux grecs, un autre.

Et aux barbares il donna l'allemand.

commentaires imprécis à voix basse, du genre :

MARCIA: « Oui, aujourd'hui je me suis sentie plus souple, mais mieux calée. J'adorerais qu'Elyse puisse nous voir. Vous ne croyez pas qu'elle nous regarde. depuis une étoile ? Cet hommage lui aurait beaucoup plu, et pour nous ça tombe bien, en termes de fric. C'est-àdire, peut-être qu'au début il faut bouger dans un format indépendant, mais après... Moi, je dis : les premières semaines on essaie d'amener du monde. Si chaque soir chacune amène cinq personnes, mais payantes, et mettons qu'on leur fait payer dix-huit, ou dix-neuf francs, 43 je ne sais pas, je dis ça comme ça, dix-neuf fois cinq fois quatre, nous sommes quatre... vingt... fois dix-huit, dixneuf, je ne sais pas. »

Mélina descend les escaliers, il est effrayé. C'est sa première nuit dans l'appartement bruyant et lugubre qu'elle vient de louer, alors – en chemise de nuit et son arme de service à la main – elle descend les marches et découvre le livre par terre, à côté de la silhouette du mort. Qu'elle ne voit évidemment pas. Elle s'assoit à la lumière d'une bougie et lit. Pendant ce temps, on a continué d'entendre le texte en off.

VOIX DU PERE DE CECILIA ROVIRO (OFF): Mais jamais il ne donna la clef, qu'il cacha à l'endroit que l'on ne peut nommer dans aucune langue.

Depuis lors, les hommes le cherchent aveuglement. Nommer ce lieu revient à l'ouvrir, pour que les morts et les vivants fassent la paix.

Ils le cherchèrent dans les intervalles de la musique.

Dans les gestes faits pour personne.

Dans le son des mots entassés.

Dans les rimes.

Dans la lumière de l'après midi sur quelques baigneurs.

Dans le noir du charbon.

Il y a de cela déjà des milliers d'années.

Maintenant, cela fait déjà des milliers d'années.

Emilio se relève à peine, il souffle pour la dernière fois la bougie de Mélina. Elle crie, effrayée.

Silence. Et obscurité.

Rafael Spregelburd

Troisième version, juillet 2004

¹ Pour la version scénique, nous avions adapté quelques noms en utilisant les vrais noms des comédiens. Pour l'édition, nous gardons quelques-uns de ces noms, par exemple : Sébastien.

² C'est le prénom de la comédienne.

³ Banco Tornquist : il s'agit d'une banque de l'Argentine qui, à cause de ses difficultés financières, a dû être absorbée par une autre banque.

⁴ Le nom est celui de la comédienne.

⁵ Avenida Diaz Vélez.

⁶ San Isidro: quartier riche de la banlieue nord de Buenos Aires.

⁷ Edesur : c'est l'une des deux entreprises qui se partagent la distribution de l'électricité dans la ville de Buenos Aires.

⁸ El Subte J: ligne de métro qui n'existait à l'époque qu'à l'état de projet.

⁹ Pesos.

¹⁰ Palmeritas.

¹¹ *Clarin*: journal argentin, premier en tirage.

¹² *Tornquist*: voir note 3.

¹³ En la Argentina.

¹⁴ Alto Palermo: centre commercial.

¹⁵ Ungüento : littéralement, onguent. Le mot est généralement utilisé à l'école comme exemple de l'utilisation (peu fréquente) du tréma en espagnol.

¹⁶ Caballito: quartier de l'ouest de Buenos Aires.

¹⁷ En el 85 : c'est l'année de la venue de Jean-Paul II à l'Argentine. La première venue de Jean-Paul II en Suisse a été en juin 1984.

¹⁸ Nescafé.

¹⁹ Coto. Chaîne argentine de supermarchés.

²⁰ Dix pesos. Le chiffre est plutôt dérisoire.

²¹ Loteria clandestina: le loto clandestin est une ancienne pratique semi-légale qui persiste en

Argentine.

22 Pour les joueurs argentins, chaque numéro entre le 00 et le 99 a un nom qui correspond à un « rêve ». Ainsi, par exemple, le quatre-vingt huit est « Le Pape ». Si l'on rêve du Pape, on dit alors qu'on a des bonnes chances de gagner en pariant sur ce numéro.

Huit pesos.

²⁴ Sueiro : le journaliste argentin Victor Sueiro a écrit des livres sur la vie après la mort et sur les extraterrestres, après avoir survécu à un coma.

²⁵ *Jujuy*: province du nord-ouest argentin. Le son du mot peut être assimilé à un cri.

²⁶ De Congreso a Constitución: deux quartiers de Buenos Aires.

²⁷ Uno con ochenta.

²⁸ *Garay*: avenue de Buenos Aires.

²⁹ Finochietto: rue de Buenos Aires.

³⁰ Uno sesenta, uno sesenta y cinco.

³¹ Godoy Cruz: c'est une rue de travestis à Buenos Aires.

³² Cinco... diez pesos.

³³ Cinco pesos.

³⁴ Ochenta centavos. Chiffre dérisoire.

³⁵ *Coto* : supermarché argentin.

³⁶ Setenta y cinco centavos. Chiffre dérisoire.

³⁷ Bolsas verdes para tirar la basura que les pueden ser útiles a los pobres : suite à la grande crise économique de l'Argentine (entre la fin 2000 et 2002), on a vu proliférer les « cartoneros », des gens (parfois des familles entières) qui, la nuit tombée, fouillent dans les sacs poubelle à la recherche de carton et d'autres matériau qu'ils pourraient vendre. A l'époque, comme une mesure de solidarité, certains citoyens s'étaient mis d'accord pour mettre dans des sacs poubelle reconnaissables les déchets qui pourraient servir aux « cartoneros ».

³⁸ Mataderos : le quartier des abattoirs à Buenos Aires.

³⁹ *Al Partido Radical*: parti de centre-gauche argentin, très affaibli après la crise de 2001/2002.

⁴⁰ *Peronista* : du parti peroniste, principal opposant du parti radical.

⁴¹ Diez pesos.

⁴² Jujuy.

⁴³ Tres pesos, o tres con sesenta.